

1257. 14.
**L'ILLUSTRE
AVEUGLE,
MÉLODRAME**

**EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
A GRANDSPECTACLE;
Par M. CAIGNIEZ.**

Musique de MM. QUAINAIN et MORANGE.

Ballets de M. RICHARD.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 13 octobre 1806.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le
Théâtre Français, n°. 51.

1806.

132687-B

Une tradition historique a fait naître l'idée de ce mélodrame. Le fait, tel que le fournit l'histoire, est ici raconté par *Rodolphe* dans la scène VIII du premier acte; mais les inductions qu'on lui en fait tirer, et tous les incidents qui résultent de ces inductions, qu'on suppose fondées, sont d'invention. *Sémomislav* et son fils *Miesko* ont régné en Pologne dans le dixième siècle. Cependant, le fait qui les concerne et les circonstances qu'on y a ajoutées, étant fort extraordinaires, on a jugé convenable d'en reculer l'époque jusqu'à ces temps où les peuples de la Pologne n'étaient connus que sous le nom de Sarmates, de Slaves, etc. On n'a conservé que les deux noms de *Sémomislav* et de *Miesko*. Quant aux villes dont on parle, comme elles pouvaient dès lors exister sous d'autres noms, on leur a laissé ceux qu'elles portent encore aujourd'hui, pour qu'il n'y ait point trop de vague dans la désignation du lieu de la scène. C'est, si l'on veut, la traduction en Français des anciens noms que personne n'aurait connus.

A l'époque choisie et depuis jusqu'à *Miesko*, dont il est ici question, ce pays aurait encore les faux Dieux; car, c'est ce même *Miesko* qui, le premier, embrassa le christianisme. *Miesko* et ses prédécesseurs n'avaient que le titre de *Ducs*; mais comme ils avaient pour le moins autant d'autorité que les Rois qui leur succédèrent, on a préféré leur donner une qualification qui exprime mieux le véritable degré d'autorité dont ils étaient revêtus.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

SÉMOMISLAS, Roi de Sarmatie. (Il est très-agé.)

M. Joigny.

EDMOND, jeune aveugle, élevé sous ce nom par le vieux soldat Oberto.

M. Vignaux.

ELVINA, fille du vieux Soldat.

Mlle. Lévesque.

MIESKO, jeune prince, cru fils de Sémomislav.

M. Saint-Clair.

RODOLPHE, grand Castellan de Sandomir, neveu de Sémomislav.

M. Defresne.

LIDA, grande Duchesse de Lithuanie, fiancée à Miesko, et aimée de Rodolphe.

Mlle. Hugent.

OBERTO, vieux soldat qui a élevé l'aveugle.

M. Tantin.

STAROW, confident de Rodolphe.

M. Stocley.

LINSKY, écuyer de Miesko.

M. Révol.

KALIG, vieux officier de la cour de Sémomislav.

M. Delaporte.

MOGLINO, paysan naïf, voisin d'Oberto, et amoureux de sa fille.

M. Raffite.

UN GRAND PRÊTRE.

Prêtres, Officiers, Gardes, Villageois, Dames et Pages de la Duchesse, Danseurs et Danseuses, Nobles et Tartares. Peu les.

La scène est dans un village voisin de Varsovie au premier acte, et à Varsovie aux deux autres.

L'ILLUSTRE AVEUGLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour de la ferme d'Oberto ; mais ni mur, ni haie, ne ferme cette cour dans le fond et ne borne la vue. L'entrée de la maison est à droite. A gauche, est un hangard garni de feuillages, adossé à un autre bâtiment de la ferme, Au-delà de la cour est une petite rivière, sur laquelle est un pont rustique et en mauvais état ; plus loin, on voit la campagne. Sur une fenêtre, auprès de l'entrée de la maison, sont quelques pots de fleurs. Il y a un banc de bois sous la fenêtre. Sous le hangard, à gauche, sont quelques chaises et une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVINA.

(Elle sort de la maison, tenant un arrosoir qu'elle pose à terre. Elle va examiner les fleurs qui sont sur la fenêtre ; elle ôte l'un des pots.)

VOILA des fleurs qui commencent à se flétrir ; hâtons-nous, tandis que mon cher Edmond n'y est pas, de les remplacer par celles-ci qui sont fraîchement épanouies. (Elle va prendre au-dessus de là un pot d'œillets qu'elle met à la place de celui qu'elle vient d'ôter.) Qu'ils sont beaux, ces œillets ! Hélas ! Edmond ne pourra les voir ; mais il jouira de leur parfum. (Elle prend l'arrosoir et arrose les pots.) Quand, dès l'aube du jour, il ouvre sa fenêtre, quand, le soir, il se repose sur ce banc, l'odeur d'une fleur nouvelle l'avertit aussitôt que son Elvina vient de s'occuper de lui.

SCENE II.

MOULINO, ELVINA, qui continue d'arroser.

MOULINO, entrant par la gauche.

Ah ! v'là tout' belle voisine ! Elle est seule ; si j'osions li d'goiser c'que j'avons là, su'l'cœur... Mais avant d'li faire les r'proches qu'all'mérite, commençons par li torner un genti' compliment en manière d'préparation à c'que j'voulons li dire. (*I' fait quelques révérences gauches qu'Elvina n'apperçoit pas.*) Bonjour, mam'selle Elvina.

ELVINA, se retournant.

Ah ! c'est toi , Moulino ?

MOULINO, avec embarras.

Mam'selle, v'là des fleurs qui... certainement, cea fleurs-là..

ELVINA, souriant.

Eh ! bien , ces fleurs ?

MOULINO.

J'dis qu'ces fleurs-là et vous... vous êtes ben... (*d part.*)
Allons , j'u'en viendrons pas à bout.

ELVINA, riant.

Mais , j'attends , Moulino.

MOULINO.

M'y v'là : ces fleurs sont belles, vous êtes belle itou, et j'dis qu'en vous voyant ensemble, on peut bien dire... Au surplus, comment vous portez-vous , mam'selle Elvina ?

ELVINA.

Fort bien , voisin. Mais sais-tu qu'il est joli ton compliment ?

MOULINO.

Oh ! dame , acoutez donc , j'n'avons pas la parole à la main tout comme vous , mam'selle , qu'avez été si long-tems à l'école de c'te grande dame d'Varsovie, qu'avait un château ici tout près ; mais, c'est égal, quand l'cœur... quoiqu'ça, j'dis... Est-ce que l'voisin Oberto n'est pas à la maison ?

ELVINA.

Mon père ? non , il est sorti avant le jour pour aller à sa coupe de foin, dans la prairie, auprès du petit bbis.

MOULINO.

Ah ! oui , c'est vrai ; j'l'ons vu d'l'oin à la tête d'ses fa-neurs, qu'avait, morguene, l'air d'un général d'armée. Oh ! dame, on voit ben qu'il a été long-tems soldat, maître Oberto. Et vout' avengle , est-ce qu'i n'est pas encore levé ?

ELVINA.

Il est avec mon père.

M O U L I N O .

Bon ! d'mandez-moi c'qu'il est allé faire-là ? l'pauvre garçon ! au milieu des champs , ou dans l'in fond d'une cave , j'crais ben qu'c'est tout un pour lui .

E L V I N A .

Tu te trompes , Moulino . Si ses yeux ne sont point frappés de l'éclat d'un beau jour , ses autres sens en reçoivent avec plus de charme la douce impression des premiers rayons du soleil et de cet air frais du matin qui circule autour de lui . Assis en ce moment au bord de la prairie où mon père et ses gens travaillent , il ne les voit pas , mais il les entend ; leurs chants et leurs joyeux propos réjouissent son cœur , et mon cher Edmond est heureux .

M O U L I N O .

Je l'crais ben qu'il est heureux , pisqu'il est vout' cher Edmond . Jarni ! faut-i' voir ça !

E L V I N A .

Cela te lâche ?

M O U L I N O .

Attendez , j'vas vous en r'marcier , p'tête ? Ah ! ça , parlons raison , mam'selle Elvina : mon père et le vôtre , d'quoi sont-ils convenus d'puis long-tems ? Quand Oberto est v'nu s'établir ici , qu'il y a acheté c'be ferme à côté d'la nôtre , vous aviez trois ans , moi , quatre , et vout' Edmond n'marchait pas encore tout seul , alors . Eh ben , l'papa Moulino et l'papa Oberto n'disient i pas en nous voyant patifoler ensemble : Jarni-gei , qu'v'là d'jolis enfans ! faut qu'j'en fassions un jour un bon mariage . Qu'en dites-vous , voisin Oberto ! — Eh ! voirement , papà Moulino , je n'vas pas à l'encontre d'ça . — Eh ben , tope ! et là d'ssus i's'donniont une poignée d'mains . Dites , mam'selle , n'est-ce pas là un mariage conclu ?

E L V I N A .

Fort bien ; mais on supposait sans doute que ce mariage nous conviendrait à l'un et à l'autre .

M O U L I N O .

V'là justement pourquoi j'ai toujours compté là-dessus . Vous n'avez pas oublié p'tête tout c'qui s'est passé du d'puis c'tems-là entre vous et moi ?

E L V I N A .

Eh mais , mon dieu , que s'est-il donc passé ?

M O U L I N O .

Vous d'mandez c'qui s'est passé ? qui est-ce qui vous a appris les plus belles chansons ? qui est-ce qui vous donnait les plus gros bouquets les jours d'fêtes ? qui est-ce qu'on voyait toujours à côté d'vous quand on dansait en rond au clair d'la lune ? c'qui s'est passé ! et au colin-maillard donc ? qui est-ce

qui vous attrapait toujours et f'sait semblant de n'pas d'vinner, à celle fin d'vous l'nir plus long-tems ? Ah ben ! c'qui s'est passé !

ELVINA.

Je ne vois pas, mon cher Mouline, ce que tout cela prouve.

MOULINO.

Ça prouve... ça prouverait tout, mam'selle, si vous aviez encore pour moi c'l'amitié... Mais non, pour jouer à colin-maillard, vous aimez ben mieux Edmond, et c'est tout simple ; car ça s'ra toujours son tour à lui.

ELVINA.

Doucement, Mouline ; je ne souffrirai pas que vous plaisantiez sur le malheur de ce pauvre garçon.

MOULINO.

Mais, vous l'aimez donc ben chèrement.

ELVINA.

C'est, en effet, mon ami le plus cher, car je suis ce qu'il aime le plus au monde.

MOULINO.

A merveille ! allons, d'mieux en mieux, mam'selle Elvina.

ELVINA.

J'ai fait le serment de ne le quitter jamais.

MOULINO.

Faut pourtant ben vous marier un jour ?

ELVINA.

Je l'ignore ; mais, si je me marie, ce sera donc avec Edmond, car je ne veux pas violer mon serment.

MOULINO.

Ah ! c'est trop fort, ça. Comment ? vous marier avec un aveugle ? y pensez-vous, mam'selle Elvina ? Pourquoi faire, en c'cas, qu'vous êtes si jolie ? tout c'qui m'charme tant quand j'vous r'garde, ces yeux, c'te bouche, c'reint vermeil, c'te blancheur ; n'est-ce pas tout autant d'bien perdu pour lui ?...

ELVINA.

Mon ami, l'époux qui n'estimerait en moi que ces qualités-là, ne m'aimerait pas long tems. Edmond ne voit pas si je suis belle ; mais il sait que je suis bonne, et cette opinion me flatte infiniment davantage.

MOULINO.

Mais, on dit qu'vout' Edmond n'a ni père ni mère, et vous croyez que maître Oberto consentira à vous marier avec un je n'sais qui, qu'il a trouvé je n'sais où, et qu'il a élevé par charité ?

ELVINA.

Mon père ne m'a point appris pourquoi, ni comment il s'est

chargé d'Edmond ; mais ce n'est point , comme tu le penses , par charité qu'il l'a élevé ; car il m'a dit souvent que nous étions bien pauvres autrefois , et que c'est à Edmond qu'il doit sa prospérité et l'aisance dont nous jouissons aujourd'hui. Ainsi , tu vois , Mouliuo , que c'est à plus d'un titre que nous chérissions cet aimable jeune homme.

MOULINO.

C'est fort bien ; je n'trouve pas ça mauvais : pardi ! j'l'aime aussi , moi , c'pauvre jeune homme ! Faut convenir même qu'i s'rait p'tête pus genti garçon qu'moi s'il y voyait clair ; mais , dame ! j'avons bon pied , bon ceil , nous , et j'dirons toujours...

ELVINA.

Ah ! voilà mon père. (*On voit Oberto sur le pont.*)

S C E N E I I I.

MOULINO , ELVINA , OBERTO , *une faulx sur l'épaule qu'il dépose en arrivant.*

ELVINA , *courant au-devant de son père.*

Quoi ! mon père , vous ne ramenez pas Edmond ? si pendant votre absence...

OBERTO.

Point d'inquiétude , Elvina , je l'ai laissé auprès de nos fa-neurs.

MOULINO.

Allez , mam'selle , si li prend envie de r'venir ici tout seul , i trouvera ben son ch'min. J'l'avons examiné queuquefois : en vérité , à voir comme i s'détourne des piarres , des buissons et des ornières , on dirait , morguienne , qu'il a un ceil au bout d'son bâton.

OBERTO.

Ah ! bonjour , mon ami.

MOULINO.

Bonjour , voisin. Vous n'vous doutez pas p'tête qu'j'étions tout-à-l'heure à nous disputer vout' fille et moi ?

OBERTO.

A disputer ?

ELVINA.

Moi , je disputais avec vous ?

MOULINO.

Non , vous allez voir qu'j'étions d'accord ! T'nez , v'là c'que c'est , voisin...

ELVINA.

Laissons cela , Mouliuo.

MOULINO.

Non , non , mam'selle , j'veux parler. N'est-i pas vrai , voi-

sin, qu'vous avez dit à mon père qu'vous n'seraiés pas fâché qu'j'épousiése vout' fille, et qu'mon père vous a dit qu'is'rait itou charmé qu'vout' fille m'épousit ?

O B E R T O.

Cela est vrai, mon garçon.

M O U L I N O.

Là, vous l'entendez, mam'selle Elvina ? quand j'vous l'disais qu'c'était un mariage arrêté !

O B E R T O.

Entre ton père et moi, oui ; mais entre toi et ma fille, c'est une autre affaire, et celle-là te regarde : quand vous serez d'accord, nous le serons bientôt.

E L V I N A.

Tu l'entends, Mouliño.

M O U L I N O.

Oui, oui, que trop, mam'selle ; mais c'que j'veux qu'vout' père entendé aussi, c'est qu'vous n'aimez qu'Edmond et qu'i' n'y a qu'li qu'vous voulez épouser.

O B E R T O, *souriant.*

Bon ! tu crois cela ?

M O U L I N O.

Pardi ! c'est assez visible !

O B E R T O.

Ah ! ah !

M O U L I N O.

Et pis, mam'selle n's'en cache pas ; tout c'qu'all' m'a dit là-d'ssus....

E L V I N A, *avec embarras.*

Moi, je vous ai parlé...

M O U L I N O.

Suffit. Maître Oberto, faites vout' profit de c'que j'vous disons-là. Au r'voir.

O B E R T O, *lui tendant la main.*

Sans rancune, pourtant ?

M O U L I N O.

Pas du tout, voisin. Ah ! ben oui, d'la rancune ! j'ne renonce pas encore, voyez-vous... Acoutez, quoiqu'alle en dise, all' m'a aimé, vout' fille, j'li en ai rémémoré des preuves tout-à-l'heure ; eh ben, j'continuerons d'li faire l'amour, j'la tourmenterons tant, qu'i' faudra ben qu'a' nous r'aime !

(*Il va pour sortir.*)

O B E R T O.

Tu feras fort bien, mon ami... Ah ! dis-moi donc : tu n'es pas encore parti pour Varsovie ? ton père m'a dit hier que tu devais y conduire aujourd'hui des deariés.

C'est vrai ; mais y a quequ'chose à r'faire à nout'carriole; l'charçon est après, et il en a ben encore pour une heure. Ah ! mais, à propos d'ça, vous d'vriez ben profiter d'l'occasion ; pardi ! c'est ben l'cas, ou jamais, d'aller à la ville, aujourd'hui.

O B E R T O.

Pourquoi donc ?

M O U L I N O.

Quoi ! vous n'savez pas qu'tout Varsovie s'ra aujourd'hui sans dessus dessous, qu'y aura des fêtes, des violons, des danses, des festins : qu'sais-je ? et tout ça, pour l'mariage du prince Miesko, l'fils d'nout' Roi Sémomislav, avec la princesse Lida, grande duchesse de Lithuanie : ça s'ra superbe ! Oui, faut v'nir avec moi dans nout' carriole ; mams'ille Elvina y s'ra fort doucement ; y aura place aussi pour Edmond... Oni-dà, mam'selle, j'sais ben qu'vous n'auriez pas d'plaisir sans lui. L'pauvre jeune homme n'se s'rait jamais trouvé à pareille fête, non ! d's'habits magnifiques, d's'illuminations, des...

O B E R T O.

Oui, cela serait surtout fort intéressant pour Edmond.

E L V I N A.

Nous te remercions, mon ami ; des plaisirs aussi bruyans ne nous font point envie.

M O U L I N O.

Vous avez tort. Pour moi j'aime l'tapage : aussi comme j'vas faire claquer mon fouet en arrivant à Varsovie ! Au revoir. *(il sort.)*

S C E N E I V.

E L V I N A, O B E R T O.

O B E R T O.

Elvina, tu n'aimes donc pas ce garçon ?

E L V I N A.

Je l'aime comme le compagnon de mon enfance, voilà tout.

O B E R T O.

Et tu ne voudrais pas l'épouser ?

E L V I N A.

Moi, l'épouser ? eh ! mon père, si je me mariais, si je m'éloignais de cette maison, qui me remplacerait auprès d'Edmond ? qui le conduirait tous les jours ? qui trouverait-il encore à ses côtés disposé sans cesse à l'écouter, à le plaindre, à le distraire ?

L'Illustre Aveugle.

B

O B E R T O.

Eh ! parbleu , moi j'espère.

E L V I N A.

Ah ! je sais que vous l'aimez comme un fils. Mais vos occupations journalières... convenez-en, mon père, vous ne pouvez pas toujours être avec lui : vous ne pouvez pas avoir pour lui ces prévenances, ces attentions délicates, ces soins renouvelés sans cesse, cet intérêt de tous les momens que la nature inspire à notre sexe, et qui sont pour nous des plaisirs plutôt que des devoirs. Ignorez-vous que tout cela est nécessaire au bonheur d'Edmond ? il en jouit depuis qu'il existe, et si j'avais la barbarie de l'en priver un jour... (*pleurant.*) L'infortuné... il en mourrait, mon père !

O B E R T O.

Allons, allons... que diable ! tu me fais là des réflexions... (*il essuie ses yeux.*) Oui, oui, tu as raison. Tu ne dois pas songer à te marier, à moins... Ma fille, écoute donc : ce que Moulino disait tout-à-l'heure de ton amitié pour Edmond, ton embarras... Est-ce qu'il aurait deviné la vérité, mon enfant ?

E L V I N A, *timidement.*

Ce n'est que la jalousie qui le faisait parler.

O B E R T O.

Eh mais, il n'a peut-être pas tant de tort d'être jaloux. Allons, mon Elvina, parle franchement à ton père, à ton ami. Est-ce que tu penserais à épouser Edmond.

E L V I N A.

Je vous jure, mon père, que cette idée ne m'est pas venue encore. Je n'ai pensé jusqu'à présent qu'à l'aimer comme un frère. Mais je vous avoue qu'uniquement occupée de lui, je le préfère à tous les jeunes gens qui me font la cour, et que si vous m'ordonniez de faire un choix, ce serait lui que je vous nommerais.

O B E R T O, *réfléchissant.*

Hon !... Si nous en étions là...

E L V I N A.

Mais nous n'en sommes pas là.

O B E R T O, *continuant de réfléchir.*

Eh ! peut-être. Si tu n'y pensais pas, toi, il y a long-tems, moi, que j'y pense. Une seule difficulté m'arrête.

E L V I N A.

Laquelle donc, mon père ?

O B E R T O, *souriant.*

Qu'est-ce que cela te fait, si nous n'en sommes pas là ?

E L V I N A.

Dates toujours, mon père. Quelle difficulté ?

O B E R T O.

Eh bien, je crains qu'on ne découvre un jour qu'Edmond est d'une naissance trop au-dessus de la nôtre, et qu'on ne m'accuse alors d'avoir voulu profiter...

E L V I N A.

Sur quoi présumez-vous. . .

O B E R T O.

Ecoute. J'étais soldat depuis quinze ans, quand j'épousai ta mère. Une blessure que la javeline d'un hongrois me fit au genou, dans une affaire diablement chaude, me fit obtenir un grade de sous-officier et ma retraite après la campagne ? Nous nous retirâmes alors dans un village auprès de Gnesna. Nous y vivions assez misérablement. Un beau jour, tu avais trois ans à cette époque, nous étions assis à la porte de notre chaumière, tu jouais à côté de nous, lorsque nous vîmes venir un inconnu, suivi d'une femme qui portait un enfant. Cet homme s'arrête et nous examine quelque tems sans parler, toi, tu laisses là tes jeux et cours à la femme pour la prier de te laisser baiser l'enfant qu'elle tenait. L'inconnu t'observe, puis s'approche de nous et me dit : « Brave homme, voilà une bourse qui contient cinq cents pièces d'or, elle est pour celui qui voudra se charger de cet enfant. Parle, veux-tu l'enfant et la bourse ? » Nous nous regardions, ma femme et moi, quand nous l'entendîmes crier : « Oui, oui, prenons l'enfant, il est bien joli. » Nous acceptâmes la proposition ; mais l'inconnu y mit cette condition que nous quitterions au plutôt ce village, et que nous nous éloignerions au moins de trente lieues de Gnesna. Nous nous chargeâmes donc de l'enfant, c'était Edmond, et nous ne tardâmes pas à nous appercevoir qu'il était aveugle. Nos dispositions furent bientôt faites ; nous quittâmes le voisinage de Gnesna, nous fîmes non-seulement trente lieues, mais près de cinquante, et nous nous fixâmes dans ce village à quatre lieues de Varsovie, où de l'or que renfermait la bourse, nous achetâmes cette métairie, que mon travail a fait prospérer, et sans la perte de ta mère qui arriva deux ans après...

E L V I N A.

Ne parlons pas de cela, mon père.

O B E R T O.

Or donc, ma fille, voici mes conjectures au sujet d'Edmond. Quand il me fut apporté, Gnesna était encore la résidence des souverains de la Sarmatie ; ce n'est que depuis quelques années que Sémomistas a préféré le séjour de Varsovie où sa cour est fixée maintenant. Eh bien, cette précaution d'exiger notre éloignement du voisinage de la cour à cette époque, la forte somme que contenait la bourse, tout

m'a souvent fait penser que notre Edmond pourrait être l'enfant de quelque grand seigneur de cette cour, qui, pour de puissantes raisons, aurait été forcé d'user de cet étrange et cruelle précaution. Tu vois donc bien, ma fille, qu'il y aurait beaucoup de réflexions à faire, avant de nous déterminer à un mariage...

(En ce moment on aperçoit Edmond qui arrive seul et s'avance sur le pont en tâtonnant avec son bâton.)

S C E N E V.

O B E R T O , E L V I N A , E D M O N D .

E L V I N A, avec effroi apercevant Edmond sur le pont.

O ciel !

O B E R T O, se retournant et criant.

Eh ! prends donc garde, Edmond, tu vas...

E L V I N A, portant vivement la main à la bouche de son père.

Paix donc ! si vous l'effrayez, il tombe ! (à Edmond.) Tu es bien, Edmond, mais ne bouge pas, attends moi.

(Elle court à Edmond, le prend par la main, l'aide à passer le pont, le conduit au banc qui est sous la fenêtre et s'assied à côté de lui.)

Quelle folie, mon ami, de vouloir passer seul sur ce vilain pont qui ne tient plus ?

E D M O N D.

Je t'attendais à la prairie, ma chère Elvina, tu ne venais pas, et je m'enuyais d'être si long-tems éloigné de toi.

O B E R T O.

Ce maudit pont, le diable s'en mêle ! je dis toujours que je le ferai raccommoder à mes frais...

E L V I N A.

Il y a bien long-tems que vous le dites, mon père.

O B E R T O.

Je ne le dirai plus. Dès demain, j'y mets des ouvriers.

E D M O N D.

Ecoute, Elvina ; n'entends tu pas le bruit du cor ?

E L V I N A, après un silence.

Je n'entends rien. (elle se lève pour aller écouter dans le fond.)

E D M O N D.

Il y a sûrement une chasse dans la forêt... Ecoute, à présent : voici bien distinctement l'air du rappel.

E L V I N A, après un silence.

Je n'entends pas davantage.

O B E R T O, qui a écouté aussi.

Ma foi, ni moi non plus. Tu t'es trompé, mon ami.

EDMOND.

Non, mon père. Tenez, voilà le son qui devient plus fort.
On s'approche.

(Elvina et son père écoutent plus attentivement, et, après un instant de silence, on entend le cor dans un très-grand éloignement.)

ELVINA.

Edmond a raison, mon père. Entendez-vous maintenant.

OBERTO.

Oui... oui, c'est vrai. Peste, notre ami à l'oreille fine !
car à peine puis-je l'entendre, à présent qu'il est plus près.

ELVINA.

C'est peut-être le prince Miesko qui chasse ?

OBERTO.

Le prince Miesko qui se marie aujourd'hui ? il a bien autre
chose à faire, ma foi, qu'à battre la plaine pour atteindre
un misérable chevreuil !

ELVINA.

Je n'y pensais plus. En effet ce ne peut être lui.

EDMOND.

Je félicite de tout mon cœur celle qu'il épouse ; car on
dit que c'est bien le plus aimable prince !

OBERTO.

Aussi que les dieux nous le conservent ! Si nous avions le
malheur de le perdre, Sémomistas n'aurait plus pour lui suc-
céder au trône des Sarmates que son neveu Rodolphe, grand
Castellan de Sandomir, qui, certes, n'a pas la réputation de
son cousin Miesko.

(Edmond se lève, se tourne du côté de la fenêtre vers laquelle il étend
une main, tandis qu'il pose l'autre sur son cœur.)

EDMOND.

Où es-tu, Elvina ?

ELVINA, *s'approchant vivement.*

Me voilà, mon ami.

EDMOND; *lui serrant la main avec sensibilité.*

Aimable Elvina, je te remercie.

ELVINA.

Et de quoi, cher Edmond !

EDMOND.

D'avoir garni ma fenêtre de fleurs nouvelles. Il n'y avait
point là d'œillets ce matin, n'est-ce pas, ma tendre amie ?

ELVINA.

Quoi ? tu peux t'apercevoir déjà...

EDMOND.

Aucun des soins que tu me prodigues peut-il jamais échapper à mon attention ? Ah ! mon Elvina, si tu savais combien

j'y suis sensible ! femme céleste , j'entends dire souvent que tu es belle , mais je ne puis comprendre ce que l'avantage de te voir pourrait ajouter au sentiment que tu m'inspires. Être auprès de mon Elvina , entendre sa douce voix , serrer sa main dans les miennes , voilà pour moi le bonheur suprême. Ce n'est point la privation d'une jouissance dont je ne puis me former d'idée qui me fait déplorer ma disgrâce ; mais je gémis , mes bons amis , de ne pouvoir être utile à mon tour , et de sentir que vous fassiez tout pour moi , sans qu'il me soit possible de faire rien pour vous !

E L V I N A .

Tu nous aimes , Edmond : c'est amplement t'acquitter envers nous.

O B E R T O .

Si tu savais , mon ami , ce que ma fille me disait tout-à-l'heure à ton sujet...

E L V I N A , très-bas à son père , le doigt sur la bouche.
Chut !

E D M O N D .

Pourquoi donc , Elvina , défendre à ton père de poursuivre ?

O B E R T O .

Comment ? tu... ah ! parbleu , ma fille , je crois que de ta part , il entendra bientôt le simple mouvement d'un signal ! car à peine as-tu fait autre chose.

E D M O N D .

Achevez , mon père. Que vous disait donc ma chère Elvina ?

O B E R T O .

Eh ! mon pauvre ami , ne devines-tu pas que c'est à peu de chose près ce que tu me dis d'elle , chaque fois que tu me parles en son absence ?

E D M O N D .

Ah ! mon Elvina ! (*on entend le cor beaucoup plus rapproché.*)

O B E R T O .

Ah ! ah ! est-ce que la chasse viendrait de ce côté ?

S C E N E V I .

L E S P R É C É D E N S , M O U L I N O .

MOULINO , criant du pont où il s'arrête pour regarder au loin.

Voisin , v'nez donc voir. V'là la chasse qui défile là-bas et qui m'paraît v'nir par ici !

O B E R T O .

Eh bien , laisse la venir.

MOULINO, *s'approchant.*

Vous n'savez pas qui est-ce qui chasse aujourd'hui? on dit qu'c'est l'grand Castellan d'Sandomir, l'prince Rodolphe, l'propre néveu d'nout' roi Sémomislav!

O B E R T O.

Ah! ma foi, si c'est lui...

M O U L I N O.

Il faut, morguienne, que c'prince là soit ben enragé pour la chasse, toujours, après l'tour qu'on m'a raconté qu'un sanglier li a joué une fois, au moment qu'il était quasi mort.

E L V I N A.

Comment donc?

O B E R T O.

Mouline a raison. Rodolphe venait, dit-on, d'abattre un sanglier; mais tandis qu'il lui enfonçait sa javeline dans le flanc, l'animal, prêt d'expirer, fit un dernier effort, se retourna, et sa gueule écumante attrapa la main du prince, à laquelle il fit une large blessure. Le prince, ajoute-t-on, fut long-tems à guérir, et il en conserve encore la cicatrice.

M O U L I N O, *d'Elvina.*

Ecoutez donc, mam'selle, c'est qu'un sanglier qu'on égorge, ça l'fâche, voyez-vous. Mais v'nez donc, v'nez donc vite; v'là qu'on s'approche. Faut voir ça, Elvina; faut voir ça, Edmond!

E D M O N D, *souriant.*

Pour ma part, je te remercie, Mouline.

O B E R T O.

L'imbécille!

M O U L I N O.

Ah! oui, qu'j'suis donc... (*courant vers le pont.*) Oh! j'veux voir l'prince Rodolphe, moi.

O B E R T O.

Si c'eut été Miesko, j'aurais volontiers couru jusqu'au grand pré. La vue d'un prince aussi bon que vaillant réjouit toujours le cœur d'un vieux soldat.

M O U L I N O, *s'arrêtant sur le pont.*

Les v'là tout près, les v'là qui mettent pied à terre. (*bruit de chasse.*) Ma fine, voisin, c'est qu'i v'nont ici tout dret. Faudra ben qu'vous les voyais p'l'ête.

O B E R T O, *avec humeur.*

Que-diable! ils ne pouvaient pas prendre un autre chemin! (*On entend tout le tumulte de la chasse. On voit arriver sur le pont des officiers et des piqueurs.*)

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE, STAROW, KALIG,
Toute la suite.

RODOLPHE, à *Oberto*.

Êtes-vous le maître de cette ferme ?

O B E R T O.

Oui, votre altesse.

R O D O L P H E.

Eh bien, mon ami, vous m'obligerez beaucoup si vous pouvez me procurer quelques rafraichissemens. J'ai une soif...

O B E R T O.

Avec grand plaisir, seigneur. (à *Elvina*.) Va, ma fille. Tu appelleras Tronk et son camarade. Ils t'aideront. (à *Rodolphe*.) Son altesse veut-elle s'asseoir ici ou passer dans une grande salle que j'ai là.

R O D O L P H E.

Nous serons ici fort bien. (il s'assied sous le hangard, auprès de la petite table.) Vous avez été militaire, à ce qu'il me paraît ?

O B E R T O.

Oui, mon prince, seize ans avec honneur, dans la légion de Plozko.

R O D O L P H E.

Bien, bien, mon brave. Vous vous nommez ?

O B E R T O.

Oberto, pour vous servir, mon prince.

K A L I G, à part.

Oberto !

(Kalig regarde autour de lui, aperçoit Edmond et l'examine. Elvina vient poser une petite cruche et des gobelets sur la table auprès de Rodolphe.)

R O D O L P H E.

Bien obligé, ma belle. (à *Oberto*.) C'est votre fille, sans doute ?

O B E R T O.

Oui, mon prince.

R O D O L P H E.

Elle est charmante.

E D M O N D, bas à *Elvina*.

Eloignons-nous, Elvina.

E L V I N A.

Oui, viens, mon ami.

(Elle lui prend le bras et le conduit vers l'entrée de la maison ; mais elle s'arrête pour laisser passer deux gendarmes de femme qui apportent de grandes cruches d'eau. Quelque-uns de ceux-ci n'en ont même la distribution aux gens qui sont dans le fond.)

MOULINO, à part, voyant boire Rodolphe.
C'est qu'il boit vraiment, le Prince.

KALIG, tirant Moulinô à part.
Ce jeune homme qu'on vient d'emmener est donc aveugle ?

MOULINO.
O h! mon dieu, oui, et des deux yeux, encore.

KALIG.
Est-ce le fils du fermier ?

MOULINO.
Non ; mais c'est tout comme.

KALIG, à part.
Oh ! oh !

OBERTO, revenant de parler aux gens du fond.
Nous, pendant ce temps-là, allons passer un habit ; il est bon de faire voir.. (il entre dans la maison après Elvina et Edmond.)

KALIG, à part.
Serait-ce cet Oberto que je cherche ?

(Rodolphe fait signe aux officiers qui sont auprès de lui de s'éloigner, mais il retient Starow. Moulinô va causer dans le fond avec les Pi-queurs.)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, STAROW, sur le devant, MOULINO et toute la Suite de Rodolphe, dans le fond.

RODOLPHE.
Mon cher Starow, j'avais besoin de cette partie de chasse pour me distraire du tourment infernal que je souffre à l'idée seule du bonheur dont va jouir l'odieux Miesko. La charmante duchesse de Lithuanie épouse donc aujourd'hui mon rival ! Perfide Lida !.. Tu l'as pu remarquer, Starow ; qui ne se serait livré comme moi au doux espoir de lui plaire, quand je la vis, pour la première fois, dans mon voyage à Wilna ! Mais elle n'était pas encore venue à Varsovie ; elle n'avait pas encore vu Miesko. Eh ! ne devais-je pas m'y attendre ? Aux yeux de l'orgueilleuse Lida, l'héritier du trône des Sarmates devait l'emporter, sans doute, sur le Castellan de Sandomir. Cependant, ce Rodolphe, qu'elle méprise, a peut-être, à ce trône, des droits plus certains que ceux de Miesko.

STAROW.
Que dites-vous, seigneur ? vos droits plus certains que ceux du fils de Sémomstas ?

L'illustre Aveugle.

C

R O D O L P H E.

Non, sans doute, s'il était véritablement son fils.

S T A R O W.

Quoi ! vous douteriez...

R O D O L P H E.

Je puis me tromper ; mais mon opinion n'est point sans fondement : écoute. Tu sais qu'après plusieurs années de mariage, Sémomislav n'avait point encore eu d'enfant ; il avançait en âge ainsi que son épouse : l'espoir de se voir revivre dans un héritier de sa puissance s'évanouissait chaque jour, lorsqu'enfin, le ciel remplit ses vœux en lui accordant un fils ; mais ce fils naquit aveugle. Sémomislav, dans le chagrin qu'il en eut, refusa de le voir, et l'enfant fut laissé dans l'appartement de la Reine, dont personne de la cour ne pouvait approcher. Six mois après, il fallut procéder à la cérémonie usitée, parmi nous, pour imposer le nom aux enfans des Princes ; les Palatins, les Castellans, tous les grands de l'État, s'étaient rendus à Gnesna ; on était réuni dans le temple de nos Dieux ; l'auguste cérémonie allait commencer, lorsque le grand prêtre, après avoir considéré l'enfant qu'on venait de lui apporter, s'écria : O prodige ! le fils de notre souverain vient de recouvrer la vue ! A ces mots, il l'éleva sur ses bras, et l'on put voir distinctement l'enfant tourner les yeux sur toute l'assemblée. Sémomislav en témoigna une joie extrême ; toute sa cour s'empressa de l'en féliciter ; mille cris d'actions de grâces frappèrent les voûtes du temple ; la cérémonie s'acheva enfin, et le nom de Miesko fut donné à ce merveilleux enfant.

S T A R O W.

Eh bien, seigneur, que concluez-vous de cet événement ?

R O D O L P H E.

Que le miracle est faux, et l'enfant présenté au temple, un enfant étranger substitué au fils aveugle de Sémomislav.

S T A R O W.

Sémomislav aurait voulu tromper ainsi les Sarmates ?

R O D O L P H E.

Non : Sémomislav est lui-même dans l'erreur ; mais c'est la Reine que j'accuse de cette odieuse supercherie. Elle avait alors pour confident intime le Palatin de Rava. Tu te rappelles qu'à cette époque ce Palatin perdit un fils au berceau ; il serait possible que cet enfant qu'on a dit mort... Au reste, on n'a sur tout cela que des conjectures, et je sens qu'il est peu probable aujourd'hui que la vérité se découvre. Le Palatin est mort depuis deux ans ; la Reine, que ses remords auraient pu trahir enfin, vient d'emporter son secret dans la tombe. J'ai vainement tenté de découvrir s'il n'existerait pas quelques agens secondaires de cette intrigue obscure. (*Plus bas en*

montrant Kalig.) Tiens, j'ai cru long-tems que Kalig, cet officier, là-bas, qui, m'a-t-on dit, a vu la Reine dans ses derniers momens, pouvait savoir quelque chose ; mais, j'ai eu beau l'interroger, il est impénétrable.

STAROW.

C'est qu'il ne sait rien. Tenez, seigneur, le peu de succès de vos démarches me ferait croire que rien de ce que vous présumez n'a existé, et que Miesko est bien le fils de Sémomislas.

RODOLPHE.

Je le croirais enfin moi-même, si j'étais le seul à qui de pareilles idées fussent venues. Mais, laissons cela : il est tems de retourner à Varšovie. Je me trouve dans la cruelle obligation d'être présent à la cérémonie de l'hymen de Miesko, et de voir celle que j'aime... O rage ! si, dans les fêtes qui vont avoir lieu, il s'offrait une occasion... tremble, Miesko ! le désir de la vengeance fait bouillonner mon sang ; je ne réponds pas... Allons, il faut partir.

(Il se retourne vers sa suite : tout le monde se rapproche, et il donne l'ordre du départ.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO.

(Oberto a mis un habit très-propre ; il s'approche du Prince, et le salue.)

RODOLPHE, à Starow, indiquant Oberto.

Starow, donne...

OBERTO, vivement.

Son Altesse m'affligerait beaucoup de vouloir payer un si léger service.

RODOLPHE, lui prenant la main.

Eh bien, mon brave, je n'oublierai pas votre généreuse hospitalité.

(Il s'en va avec toute sa suite ; Mais Kalig reste et observe. Moukino sort avec tout le monde, pour voir plus long-tems le Prince.)

SCENE X.

KALIG, OBERTO.

OBERTO, à lui-même.

Ce prince n'a pas l'air si méchant qu'on le dit ; il est vraiment... Allons, Oberto, te voilà comme tout le monde : parce qu'il a daigné, sans y penser, je gage, t'adresser deux mots

d'honnêteté, c'est assez, il est charmant, c'est un honnête homme... mais que veut cet officier qui n'a pas suivi les autres ?

(Kalig, après avoir regardé s'il ne peut plus être aperçue des gens du Prince, se rapproche d'Oberto)

KALIG, regardant autour de lui.

Sommes-nous bien seuls ?

O B E R T O.

Pourquoi cette question ?

K A L I G.

J'ai à vous parler.

O B E R T O, tout étonné.

Ah ! (Il va regarder à la porte de la maison et revient auprès de Kalig.) Allons, parlez, mon officier.

K A L I G.

Vous vous nommez Oberto ?

O B E R T O.

Oui.

K A L I G.

Vous avez habité un autre village, avant celui-ci ?

O B E R T O.

Oui : Urzena, à six lieues de Guesna ; mais il y a diablement long-temps.

K A L I G.

C'est à Urzena qu'on vint un jour vous confier un enfant aveuglé ?

O B E R T O, troublé.

Ou... oui... c'est... c'est bien vrai.

K A L I G.

Et cet enfant existe encore ?

O B E R T O.

Grace au ciel ! vous l'avez pu voir en entrant, il était là avec ma fille.

K A L I G.

Oui, je l'ai vu.

O B E R T O.

Ah ! daignez m'apprendre... vous me voyez tout tremblant... Ce cher Edmond ! c'est que je l'aime autant que..... De grâce ! hâtez-vous de me dire quels sont ses parents ?

K A L I G.

J'ignore absolument tout ce qui le concerne.

O B E R T O.

Quoi ! vous ne... Eh ! que me voulez-vous donc en ce cas ?

K A L I G.

Je suis simplement chargé d'une commission auprès de vous.

Depuis près de deux ans, j'ai fait, pour vous trouver, mille démarches vaines; mais, tantôt, je vous entends nommer au Prince; je remarque auprès de vous un jeune homme aveugle, et je ne doute plus que vous ne soyez celui qu'il m'est prescrit de chercher. (*Tirant de son sein un parchemin cacheté.*)

Voici un écrit que j'ai toujours porté sur moi, dans l'espoir que le hasard amènerait un jour notre rencontre; il vous est adressé, et je dois vous le remettre dans le cas seulement où l'enfant qu'on vous a confié vivrait encore: cette condition existe, prouvez donc cet écrit. (*il lui présente le parchemin.*)

O B E R T O, le prenant en hésitant.

C'est à moi... qu'il est... adressé? (*regardant le cachet.*)
Que vois-je? ce cachet...

K A L I G.

C'est celui de notre feu Reine.

O B E R T O, avec saisissement.

De la Reine! (*Sa main qui semble laisse échapper l'écrit.*)

K A L I G, le ramassant et le lui remettant.

Calmez votre agitation, et...

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, E L V I N A.

E L V I N A.

Mon père, votre déjeuner est prêt; nous vous attendons.

O B E R T O, avec trouble et cachant l'écrit.

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas faim. Va-t-en.

E L V I N A, étonnée.

Mais qu'avez-vous donc, mon père? vous me paraissez troublé. Cet étranger...

O B E R T O.

Ventrebleu! tu avais bien besoin de venir en ce moment! je suis en affaire; encore une fois, va-t-en.

E L V I N A, les larmes aux yeux.

Jamais vous ne m'avez traitée ainsi, mon père!

O B E R T O.

Moi! je... (*il l'embrasse.*) Rentre, mon enfant, rentre; je t'en prie; laisse-moi finir avec cet officier. Va, ma bonne amie, va.

(*Il la reprendrait avec caresse, et Elvina sort en jetant des regards inquiets sur son père et sur l'Officier.*)

SCENE XII.

KALIG, OBERTO.

OBERTO.

Pardou, mon officier ; daignez achever maintenant.

KALIG.

Je n'avais plus qu'un mot à dire : c'était de vous recommander de lire d'abord cet écrit sans temoins. Adieu, Oberto.

OBERTO.

Attendez donc ; je puis bien au moins le lire devant vous ?

KALIG.

Non ; j'en ignore le contenu, et il m'est expressément défendu de chercher à le connaître. Je vous laisse.

(Il s'éloigne, et Oberto reste stupéfait.)

SCENE XIII.

OBERTO.

Ma main tremble... je n'ose briser ce cachet... respirons auparavant. Mon cher Edmond, c'est ta destinée qui va se dévoiler à mes yeux ! et c'est la Reine... Allons, du courage, Oberto !

(Il brise le cachet, développe le parchemin, le tourne en différens sens, se frotte les yeux, s'essuie le front ; enfin lit. A mesure qu'il avance dans sa lecture sa surprise et son émotion augmentent ; sa pantomime exprime la plus violente agitation.)

Edmond, fils de Sémomislaz ! unique héritier du trône des Sarmates ! C'est trop fort ! c'est trop fort !... je ne supporterai jamais... Achevons. *(il veut lire.)* Je n'y vois plus rien... un nuage est devant mes yeux... Quoi ! mon Edmond ! mon cher... mon Prince ! *(il pleure et s'essuie les yeux.)* Ah ! voilà qui me soulage... j'avais besoin... sans cela, je crois que j'aurais mourir de joie, d'admiration, de... *(il achève de s'essuyer les yeux.)* Allons, allons, il faut du calme ici. *(il marche à grands pas.)* Quoi ! le prince Miesko n'est pas... Ventrebleu ! ceci n'est point une petite affaire ! *(il se remet à marcher.)*

SCENE XIV.

MOULINO, OBERTO.

MOUEINO, accourant.

Vos commissions pour Varsovie, voisin ; j'y vas partir, tout à l'ariote.

OBERTO, *continuant sans suite attention à Mou'ino.*

Oberto, le sort de Varsovie, de tout l'empire des Sarmates, est aujourd'hui dans tes mains ! si tu te tais, tout reste ; si tu parles, tout change. Tu dis un mot, la vérité se montre, et la couronne...

MOULINO, *s'approchant.*

Tiens ! qu'est-ce qu'ous dites donc là, voisin Oberto ?

OBERTO, *avec saisissement.*

Tu m'écoutais, toi ?

MOULINO.

J'arrive tout-à-c't'heure pour vous dire qu'mout' cariole est prête, et vous d'mander vos commissions... Mais que diable parliez-vous donc d'cburonne et pis d'Varsovie, qu'vous changerez d'place quand vous voudrez ? M'est avis qu'vous fesiais un rêve, voisin.

OBERTO.

Eh bien, oui... oui... c'est cela... je m'amusais à... Est-ce que tu n'as pas quelquefois rêvé tout éveillé que tu étais riche, puissant, grand seigneur ?

MOULINO.

Ah ! oui, oui, j'avons ben rêvé queuqu'fois qu'j'étions devenu riche, riche ! et pis, que j'prenions du bon tems ; et pis, qu'j'allions à la ville vendre nos denrées en carosse. Mais, pour ça, j'étions toujours Mou'ino :

OBERTO, *à part.*

Il n'a rien entendu. (*haut.*) Eh bien, mon cher, je n'ai point de commissions à te donner ; laisse-moi bien vite, j'ai affaire.

MOULINO.

Au revoir donc, voisin, (*il va pour sortir.*)

OBERTO, *le rappelant.*

Ah ! Mou'ino ? (*à part.*) Nous pourrions profiter... (*haut.*) Ne pourrais-tu retarder ton départ de quelques minutes ?

MOULINO.

Si fait, dà.

OBERTO.

C'est que, vois-tu, mes deux chariots sont aux champs, ce matin, et puis, ta cariole est plus commode ; il est possible que nous nous décidions à partir avec toi.

MOULINO, *joyeux.*

Vraiment ? Jarmgoi, qu'ça m's'rait agréable !

OBERTO.

Va, va, mon ami, tu reviendras dans un quart-d'heure.

MOULINO.

Eh ben, j'vas couvrir la cariole, et arranger queuqu'chose de doux pour qu'mam'selle Elvina...

Et Edmond sur-tout!

OBERTO, vivement.

Edmond ?

M O U L I N O.

O B E R T O.

Oui, oui, Edmond. Parbleu ! s'il n'était pas bien...

M O U L I N O.

Eh ben, eh ben, on aura soin d'lui iteu. (*à part.*) Tiens, Père et la fille n'avont qu'leur Edmond en tête ! (*haut.*) Laissez-moi faire, vous s'res content, voisin. (*il sort en courant.*)

SCENE XV.

OBERTO, ELVINA.

O B E R T O.

Allons trouver mes enfans. (*à Elvina qui parait à la porte.*) Ah ! viens, viens, ma fille. Grandes nouvelles ! appelle Edmond.

E L V I N A.

Grandes nouvelles ? vous m'effrayez, mon père !

O B E R T O.

Elles sont bonnes. Appelle Edmond, te dis-je.

E L V I N A.

Le voici. (*Elle rentre un instant et ramène Edmond.*)

SCENE XVI.

ELVINA, OBERTO, EDMOND.

OBERTO, allant pour embrasser Edmond.

Mon cher Edmond ! (*tombant à ses genoux.*) Ah ! souffrez, mon prince, que je sois le premier à vous rendre mon hommage !

E L V I N A.

Ciel ! que faites-vous, mon père !

EDMOND, baisant ses bras sur Oberto.

A mes genoux, Oberto ! d'où vient...

O B E R T O.

Eh ! voilà la grande nouvelle, mes enfans !... Tiens, ma fille, vois-tu cet écrit ? il est tout entier de la main de notre défunte Reine : c'est à moi qu'il est adressé. Miesko n'est pas le fils de Sémomislav, c'est Edmond !

E D M O N D.

Moi !

E L V I N A.

Edmond !

E D M O N D.

Juste ciel ! Mais expliquez-nous donc...

O B E R T O.

Oui, oui, je vais vous lire la lettre... Ecoutez-moi. (*il lit*)
« Oberto... (*d'Elvina.*) Tu vois qu'elle savait mon nom, la Reine. (*il lit.*) « Oberto, si cet écrit... (*d'Elvina.*) Tiens, lis toi-même, Elvina ; je n'en viendrais jamais à bout.

E L V I N A, *avec trouble, prenant l'écrit.*

Mon père... je ne sais si je pourrai plus que vous...

E D M O N D.

Lis, ma chère Elvina.

E L V I N A, *lisant avec émotion.*

« Oberto, si cet écrit vous parvient, et si l'enfant, qui vous fut confié jadis dans le village d'Urzena, existe encore, prenez sa destinée. J'ai trompé les Sarmates, j'ai trompé mon auguste époux : Miesko n'est point mon fils, n'est point celui de Sémomislas ; mon véritable fils naquit aveugle. Le vif chagrin qu'en témoigna mon époux m'inspira la coupable pensée de supposer un prodige ; le palatin de Rava s'empressa d'approuver mon plan, et sut m'en faciliter l'exécution. J'eus la barbarie de souffrir qu'on m'enlevât mon enfant, et c'est celui qu'on porta chez vous, Oberto.

O B E R T O.

Voilà qui est clair, sans doute. Continue, ma fille.

E L V I N A, *tristement.*

Ah ! Edmond ! tu serais... Vous ! le fils de notre Roi !

E D M O N D.

Non, chère Elvina, je ne puis croire...

O B E R T O.

Oh ! point de doute ; le cachet, la signature... Continue, te dis-je. (*il se met à marcher à grands pas.*) O providence ! et c'est moi... Lis, Elvina. (*il continue de marcher en se frottant les mains de satisfaction.*)

E L V I N A, *lisant.*

« Toutes les précautions furent prises pour assurer notre secret. Le Palatin avait un fils de l'âge du mien...

O B E R T O, *sans faire attention à ce qu'on lit.*

Oui, Votre Majesté, celui que vous voyez... (*il arrive devant sa fille qu'il vient d'interrompre.*)

E L V I N A, *la regardant doucement.*

Mon père...

O B E R T O, *s'arrêtant.*

Ah ! pardon, j'étais déjà devant le Roi. Eh bien, que dit la reine ?

E L V I N A, *lisant.*

« Le Palatin avait un fils de l'âge du mien ; on supposa sa
L'illustre Aveugle. D

» mort, et cet enfant qu'on nommait Théobald, c'est Miesko.

O B E R T O.

Bon ! bon ! il lui restera quelque chose au moins.

E L V I N A , *lisant.*

» Tant que le Palatin a vécu, son cruel ascendant m'a
 » toujours empêché d'écouter la voix du remords ; cependant,
 » pour ne pas perdre entièrement la trace de mon fils, j'avais
 » eu soin, à l'insu de mon complice, de lui imprimer, avec une
 » liqueur corrosive, sur l'avant bras gauche, à côté d'un si-
 » gne naturel, une M, première lettre du nom de Miesko qu'il
 » devait porter. (*à son père.*) Ah ! voyons, mon père !

O B E R T O.

Tout-à-l'heure. Finissons d'abord ceci.

E L V I N A , *agitée.*

Pardonnez, mon père... je ne puis... mon trouble...

O B E R T O.

J'entends. C'est comme moi : la joie... Eh bien, donne.

E L V I N A , *tristement à part.*

La joie, dit-il !

O B E R T O , *prenant l'écrit et lisant à son tour.*

» Première lettre du nom de Miesko... (*à Elvina.*) Oui,
 oui, je me souviens d'avoir vu sur son bras quelque chose...
 Mais achevons. (*il lit.*) » Je sens que mon dernier jour ap-
 » proche. Je ne reverrai jamais mon fils ; mais si l'officier,
 » chargé de mes volontés, parvient à découvrir votre nouvel
 » asile, et vous remet cet écrit, (*élevant la voix.*) je vous
 » ordonne, Oberto, au nom des dieux protecteurs des Sarma-
 » tes, d'aller aussitôt divulguer la vérité. Je laisse à votre
 » prudence le soin de cette manifestation qui doit rendre, au
 » véritable héritier du trône, les droits et le nom dont l'a
 » dépouillé mon crime. Salut. JUDITH de Bohême, Reine des
 » Sarmates. » Je vous obéirai, madame !

E L V I N A , *prenant le bras d'Edmond.*

Ah ! voyez promptement, mon père !

O B E R T O , *découvre le bras d'Edmond et s'écrie :*

Voilà la lettre ! regarde, Elvina ; là, tout-à-côté de ce si-
 gne naturel.

E L V I N A , *douloureusement.*

Je la vois, mon père ! (*elle laisse tomber sa tête sur le sein
 de son père.*)

O B E R T O.

Qu'est-ce donc, ma fille ? tu pleures à présent, quand notre
 Edmond...

E D M O N D.

Tu pleures, mon Elvina ? Ah ! je partage ta douleur.
 Oberto, écoutez-moi : un si grand changement dans ma des-

tinée me serait plus funeste qu'avantageux ; eh bien, cet écrit, mon père, il faut l'anéantir.

O B E R T O.

Que dites-vous, seigneur ?

E L V I N A, *tendrement.*

Ah ! mon prince !

E D M O N D.

Dis Edmond, mon Elvina, toujours Edmond ! Je ne puis être heureux qu'avec toi, que par toi ! toi seule, dans cette nuit profonde où le ciel me condamne à vivre, toi seule peux guider mes pas et me faire cherir l'existence. Ah ! remerciez plutôt ma mère du crime dont elle s'accuse ; elle a mis à ma place un Prince qui, par sa valeur et ses vertus, a mérité toute la confiance et l'amour des Sarmates. Oui, mon cher Oberto, je croirais volontiers que le succès miraculeux de cette salutaire supercherie est l'ouvrage des dieux mêmes. Eh bien, mon père, gardez le silence ; laissez régner Miesko, et permettez-moi d'être encore votre Edmond, l'heureux Edmond de ma tendre Elvina.

O B E R T O.

Non, Prince, cela n'est pas possible.

E L V I N A

Eh ! pourquoi donc, mon père ? pourquoi, si vous aimez véritablement Edmond, ne pas garder le silence ?

O B E R T O.

Garder le silence ! non, mes enfans, l'ordre de la Reine doit être exécuté ; sa mort l'a rendu sacré. Tu l'as entendu, ma fille, c'est du fond de son tombeau qu'elle me crie : Oberto, je vous ordonne, au nom des dieux protecteurs des Sarmates, d'aller aussitôt divulguer la vérité.

E L V I N A.

Mais si cet officier ne vous avait pas trouvé ?

O B E R T O.

Alors, j'ignorerais que j'ai un devoir à remplir, et je n'aurais rien à me reprocher. Allons, mon Prince, il faut partir.

E L V I N A.

Quoi ! sur-le-champ, mon père ?

O B E R T O.

Sur-le-champ : l'ordre l'exprime ainsi.

E L V I N A, *timidement.*

Et moi ?

O B E R T O.

Parbleu ! tu viens avec nous. Notre aveugle peut-il se passer de sa conductrice ?

E D M O N D.

Ah ! mon père, quelque soit le sort qu'on me prépare, El-

vina m'accompagnera toujours. (*On entend le bruit de plusieurs voix au-dehors.*)

O B E R T O .

Qu'est-ce que c'est ? nos faneurs reviennent déjà ! Bon , tant mieux , je vais leur dire ce qu'il y aura à faire dans notre absence.

S C E N E X V I I .

L E S P R É C É D E N S , Paysans et Paysannes.

(Une troupe de faneurs portant des fourches et des rateaux arrivent joyeusement. Oberto va à leur rencontre.)

O B E R T O , aux faneurs.

Vous arrivez à propos, vous autres. Ecoutez. (*il leur parle.*)

E D M O N D , à Elvina.

Oui , mon Elvina , tu seras toujours l'objet le plus cher à mon cœur. Le rang suprême n'aurait pour moi quelque prix, qu'autant qu'il me laisserait le pouvoir d'ajouter à ton bonheur.

S C E N E X V I I I .

L E S P R É C É D E N S , M O U L I N O .

M O U L I N O , accourant.

Eh ben , voisin , êtes-vous décidé ?

O B E R T O .

Oui , Mouline , nous partons.

M O U L I N O .

Ah ! queu joie !

O B E R T O , à Edmond et à sa fille.

Allons , venez , mes enfans.

(*Les paysans se rangent pour les laisser passer.*)

M O U L I N O , aux paysans.

Oui , mes amis , j'allons à la ville , j'allons voir les fêtes , j'allors... D'main , d'main , j'vous en conterai d'belles , allez !

(Oberto , Edmond et Elvina passent au milieu des paysans qui les saluent et les regardent en aller , tandis que la toile se baisse.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente une place publique. Sur les Premiers plans à gauche est le péristyle du palais de Semonislas, en face à droite est l'entrée d'une autre partie du palais qu'habite la grande Duchesse. On y monte par plusieurs degrés. On voit plus loin le portique d'un temple qui s'étend diagonalement depuis l'une des coulisses à droite jusques vers la moitié de la largeur du théâtre, il est fermé d'une porte de bronze. Quand cette porte s'ouvre, on aperçoit une partie de l'intérieur du temple, dont la position oblique dérobe le reste à l'œil du spectateur. Des lances croisées forment une espèce de barrière entre les deux palais et le temple; on peut entrer par le milieu. Ces lances s'enlèvent plus tard. La gauche du fond du théâtre offre la continuation de la place publique, décorée de riches fabriques jusques dans le plus grand éloignement.

S C E N E P R E M I E R E.

OBERTO, ELVINA, EDMOND, MOULINO, KALIG.

(Au lever du rideau, des gardes sont postés à l'entrée de la barrière formée par les lances. Kalig sort du palais à gauche, et va donner une consigne aux gardes. Oberto suivi d'Elvina qui conduit Edmond, veut entrer; mais les gardes s'y opposent.)

K A L I G.

C'est vous, Oberto. (aux gardes.) Laissez, laissez passer. Ce jeune homme, qui a le malheur d'être avouglé, ne peut rester sans danger au milieu de la foule qui va remplir ces lieux.

(On laisse entrer Oberto, Elvina et Edmond.)

O B E R T O, en entrant.

Parbleu, mon officier, c'est fort heureux que vous vous soyez trouvé là! c'est que j'ai affaire ici, moi, (d part.) et une grande affaire encore!

MOULINO, *en-dehors, aux gardes qui le repoussent.*

Laissez-moi donc passer aussi. J'sis d'la compagnie, moi, afin qu'vous l'sachiez.

KALIG, *aux gardes.*

Laissez...

MOULINO, *entrant et se retournant vers les gardes.*

Pardi ! c'est l'voisin Oberto, c'est a fille et c'garçon que j'v'nons d'amener dans nout' carriole. Vous voyais donc ben...
(à Kalig.) Eh ? ils étaient drôles de n'pas m'laisser passer !

O B E R T O.

Veux-tu bien te taire, Moulino ?

M O U L I N O.

Eh ben, oui, oui, v'là qu'est fini. Au fond, n'faut pas leus en vouloir, i'n'savient pas...

O B E R T O.

Allons, paix. (*tirant Kalig à part.*) Vous ne vous doutez peut-être pas, mon officier, de ce que renferme l'écrit que vous m'avez remis ce matin ?

K A L I G.

Renferme-t-il l'ordre de me le communiquer ?

O B E R T O.

Non.

K A L I G.

En ce cas, je vous laisse. (*il s'éloigne et sort par le fond.*)

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, excepté K A L I G.

O B E R T O, *le regardant aller.*

Voilà, certes, une discrétion bien rare !

MOULINO, *regardant autour de lui avec extase.*

Qu'c'est donc beau tout ça ! r'gardez donc, mam'selle Elvina ! r'gardez donc... queu dommage, Edmond...

O B E R T O, *qui réfléchit.*

Eh ! laissez-nous donc tranquilles, toi. (*il se rapproche de sa fille et d'Edmond.*) Nous voici à la cour ; mais il s'agit maintenant de trouver accès auprès du Roi, et c'est ce qui ne sera peut-être pas facile.

E L V I N A.

Ah ! mon père, je frémis à l'idée des suites que peut avoir votre démarche ! nous étions si heureux !

O B E R T O.

Nous le serons d'avantage : c'est moi qui t'en réponds.

E D M O N D.

Pouvez-vous le croire, Oberto ? tenez, vous le dirai-je, mon père ? le bruit confus de cette multitude, qui se heurte et se presse autour de ce palais, ses acclamations qui redoublent par intervalles, le tumulte de ces préparatifs de fêtes, tout en ces lieux importune mon oreille et me fait déjà regretter notre paisible et champêtre asile. Ah ! c'est là que le silence de la nature n'est interrompu que par des bruits où l'âme s'intéresse, le chant des oiseaux, les sons lointains de la flûte rustique, et surtout mon Elvina, par les accens de ta douce voix, dont le charme apporte toujours à mon cœur l'impression d'un nouveau plaisir. Oui, mon père, si vous voulez m'en croire, nous retournerons au village et nous nous garderons bien de troubler ces fêtes.

O B E R T O.

Eh ! morblen, c'est pour qu'il leur en succède de plus belles ! Non, non, n'espérez pas ébranler ma résolution.

(Tandis qu'il continue de parler, on entend dans l'éloignement des appels de trompette.)

Tout ici me transporte et m'élève l'âme ! l'appareil royal dont je me vois entouré, ce superbe palais, ce temple dont les portes vont s'ouvrir, ces trompettes guerrières qui annoncent l'auguste solemnité. Je ne me possède plus ! mon sang pétillante, je crois entendre déjà... Allons, allons, mes enfans, du courage ; il n'y a plus à balancer.

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, K A L I G, qui revient pour rentrer au palais.

O B E R T O, l'arrêtant.

Un mot, s'il vous plait, mon officier. (il l'amène sur le devant.)

E L V I N A, d'Edmond.

Nous tenterions en vain, mon cher Edmond, de dissuader mon père...

O B E R T O, à Kalig.

Vous savez qu'il m'est ordonné dans l'écrit que vous m'avez remis... (Kalig va pour se retirer.) Un moment donc, je ne veux point vous en dire le contenu. Que diable ! vous êtes un singulier homme ! (Kalig s'arrête.) C'est au Roi qu'il m'est ordonné de le montrer, cet écrit : or, il faut

pour cela que je lui parle, pour lui parler, il faut que quelqu'un m'y aide, et ce quelqu'un c'est vous, puisque je vous trouve là. M'écoutez-vous maintenant ?

K A L I G.

Je vous écoute, en ce cas.

O B E R T O.

A la bonne heure. Voilà parler enfin.

K A L I G.

Mais je ne vous cache pas qu'une difficulté que je crois insurmontable vous empêchera de parler vous-même au Roi. Depuis long-tems Sémomistas n'est plus guère accessible qu'aux princes de sa maison et à ses premiers ministres. Vous devez penser d'ailleurs que dans un jour aussi solennel que celui-ci...

O B E R T O.

Oh ! mais c'est très-solennel aussi ce que j'ai à lui dire ! il faut absolument qu'un de ceux qui ont le droit de l'approcher, m'introduise auprès de lui.

K A L I G.

Par exemple, on parle facilement au prince Miesko. Mais ce serait encore mal prendre son tems, quand l'heure de son hymen approche...

O B E R T O.

Miesko ? non, non, ce n'est point à lui que je dois m'adresser, ah ! diable ! (*d part.*) Ceci le concerne de trop près, ma foi ! (*haut.*) Mais, j'y songe, le prince Rodolphe, que j'ai vu ce matin chez moi, qui m'a parlé, qui m'a plusieurs fois appelé : mon brave, il ne se marie pas, lui ?

K A L I G.

Non : mais il n'en est pas moins occupé, et je doute fort qu'il soit d'humeur en ce moment...

(Mouvement dans le fond, occasionné par les gardes qui se rangent et portent les armes pour Rodolphe qui va passer.)

Le voilà justement, le prince Rodolphe, qui vient au palais.

O B E R T O, *à sa fille.*

Mettons nous sur son passage.

K A L I G.

Je souhaite qu'il veuille vous écouter. Pour moi, j'avoue que je n'oserais pas vous présenter à lui.

O B E R T O.

Oh ! je me présenterai bien moi-même. (*à Elvina qui veut s'éloigner.*) Reste donc, ma fille. Là, plus près de moi, pour qu'Edmond soit à portée... Allons, allons, ne tremble pas.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE.

(Rodolphe, en brillant costume, entre par la droite. Il a l'air soucieux et marche vers le portique à gauche.)

O B E R T O , se mettant sur son passage.

Prince, je voudrais vous parler. (Rodolphe le regarde avec fierté et continue sa marche.) Seigneur, je suis ce vieux soldat qui, ce matin...

R O D O L P H E , durement.

Revenez une autre fois.

O B E R T O , l'arrêtant par le bras.

Mon prince, l'affaire ne souffre aucun retard.

R O D O L P H E , dégageant brusquement son bras.

Quelle audace ! (se retournant vers le fond.) Gardes ?

O B E R T O , vivement à voix basse.

De grace, point d'éclat devant le fils de votre maître. (il lui montre Edmond.)

R O D O L P H E .

Qu'entends-je ? (aux gardes qui s'approchent.) Eloignez-vous. (à Oberto à voix basse.) Que voulez-vous dire ?

O B E R T O .

Regardez ce jeune homme.

R O D O L P H E .

Il est aveugle ?

O B E R T O .

Oui, et c'est le fils de Sémo...

R O D O L P H E .

Chut !... (bas avec joie.) Le fils de Sémomislal (haut.) Les preuves ?

O B E R T O .

Sur moi... et sur lui.

R O D O L P H E , regardant autour de lui.

Eh bien, il faut... Ecoutez : il serait prudent de l'éloigner en ce moment, et, quand il en sera tems...

O B E R T O .

Je vous comprends, seigneur. (il va parler bas à sa fille.)

R O D O L P H E , à part.

Je n'ose encore me livrer au doux espoir que cet homme fait briller à mes yeux !

O B E R T O , revenant à Rodolphe.

Seigneur, ils vont s'éloigner, et dès que vous le jugerez convenable...

L'illustre Aveugle.

E

Fort bien. Suivez moi dans le palais,
(*Il entre sous le portique à gauche et Oberto le suit.*)

S C E N E V.

ELVINA, EDMOND, MOULINO, KALIG, Gardes
dans le fond.

MOULINO, *tout extasié.*

Mais, voyez donc, voyez donc l'voisin Oberto ! c'est qu'il va avec l'prince, dà ! c'est qu'i' vous li parlait, là... tout aussi sans façon... Ah ! mais v'là c'que c'est : i' li a fait boire d'son meilleur, c'matin, et ça vous fait tout d'suite une connaissance.

ELVINA, *tristement.*

Allons, mon cher Edmond, éloignons nous. Espérons que le ciel...

KALIG.

Rangez vous, mes amis. La grande duchesse sort de chez le Roi et va rentrer chez elle. Le prince Miesko l'accompagne.

(*On voit le peuple accourir dans le fond. Elvina fait ranger Edmond dans le coin à droite du théâtre.*)

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, LIDA, MIESKO, LINSKY, Dames et
Pages de la suite de la duchesse, et Peuple en-dehors.

LE PEUPLE.

Vive le prince Miesko ? vive la princesse Lida !

MIESKO, *au peuple.*

Mes amis, ces jours que vous priez, le ciel de nous accorder seront tous consacrés à travailler à votre bonheur. Que les malheureux ne craignent jamais de nous adresser leurs plaintes. Plus nous pourrons sécher de larmes, plus nous nous croirons dignes de la faveur des dieux.

EDMOND, *à part.*

Et voilà le prince que votre père veut... Ah ! je n'y consentirai jamais ! (*levant les bras au ciel.*) Grands dieux ! écoutez mes vœux sincères ! comblez Miesko de prospérités et ne souffrez pas...

ELVINA, *bas, s'apercevant que Lida les observe.*
Silence, mon ami !

L I D A, d' *Miasko.*

Cher Prince, voyez donc ce jeune homme dont les vœux appellent sur vous les bénédictions du ciel.

M I E S K O, *vivement.*

Il est aveugle ! (il s'approche d'Edmond.)

M O U L I N O, d' *part.*

Bon ! c'est l'tour d'Edmond à présent !

M I E S K O, *prenant la main d'Edmond.*

Dites moi, jeune homme... (se retournant à Lida.) Ne vous étonnez pas, ma chère Lida, de l'intérêt qu'il m'inspire ; j'étais aveugle aussi, m'a-t-on dit, quand je vins au monde ; mais un miracle du ciel... (d'Edmond.) Dites moi, mon bon ami, pourquoy vous trouvé-je ici ? serait-il en mon pouvoir d'apporter quelque adoucissement à votre situation ?

E D M O N D, *avec trouble.*

Non, prince. Jusqu'aujourd'hui ma situation fut heureuse ! les soins qu'on a pris de moi... Que pourrait-il manqué à mon bonheur ? je suis aimé.

M I E S K O.

Eh bien, je veux vous aimer aussi.

E D M O N D.

Vous, seigneur ! Ah ! c'est trop... pardonnez, ces yeux que le ciel a privés du plaisir de contempler en ce moment le plus aimable des princes, se remplissent de larmes. Mon cœur... Ah ! que je puisse au moins, sur cette main chérie... (il baise la main du prince, puis, saisissant le bras d'Elvina.) Allons, mon Elvina... Seigneur, nous allons nous retirer, quand vous avez paru : permettez...

M I E S K O.

Comment vous nommez vous ?

E D M O N D.

On me nomme...

E L V I N A.

Edmond, seigneur.

M I E S K O.

Eh bien, allez, Edmond. Je n'ai qu'une prière à faire à votre aimable conductrice, c'est de diriger quelquefois vos pas vers les lieux où l'on peut me rencontrer.

E D M O N D, *avec sentiment.*

Seigneur, je l'en prierais souvent moi-même. (Elvina l'emmène.)

M O U L I N O, d' *part, les suivant.*

Bon, bon, avant que l'jour se passe p'l'ête ben qu'y aura un prince qui m'parlera itou, à moi ! (ils sortent.)

SCENE VII.

LIDA, MIESKO, LINSKY, Gardes et Peuple dans le fond,
MIESKO, à Linsky.

Mon cher Linsky, je te charge de t'informer de la demeure et de tout ce qui concerne cet intéressant jeune homme.

L I N S K Y.

Oui, seigneur.

L I D A.

Ah ! cher prince, comment ne partagerais-je pas les sentiments d'amour que vous inspirez à tout ce qui vous approche ? avez vous pu craindre un seul instant que l'importune poursuite du Castellan de Sandomir put jamais vous nuire dans mon cœur ? Cependant je ne puis trop vous recommander de vous défier de lui : ses discours injurieux, ses perfides insinuations à votre égard... Je crois Rodolphe capable de tout.

M I E S K O.

Aimable princesse, laissons Rodolphe et sa fureur jalouse : il vous aime et vous perd, il est assez puni. Mais le temple va s'ouvrir : l'instant approche où je vais faire aux dieux le serment de vous adorer toujours. Je retourne auprès de mon père et je reviens bientôt avec lui et toute sa cour, vous chercher et vous conduire aux pieds de nos autels.

(Il la quitte et rentre au palais. Lida le regarde aller, avec une expression d'amour. Le peuple se disperse insensiblement pendant la scène suivante.)

SCENE VIII.

LIDA, seule d'abord, ensuite RODOLPHE, STAROW
et OBERTO, qui reste dans le fond.

L I D A,

Que vois-je ? Rodolphe a rencontré Miesko : son visage est riant ! il serre la main de son rival ! le sourire de Rodolphe me fait trembler ! il vient, rentrons.

RODOLPHE, entrant, à Lida prête à monter les degrés du portique à droite.

La grande duchesse de Lithuanie daignera-t-elle recevoir mes félicitations ?

L I D A.

Spigneur, elles pourraient me flatter beaucoup, si elles étaient sincères.

R O D O L P H E.

Vous avez raison, madame, de douter que je puisse me réjouir du bonheur de mon rival. Si du moins je pouvais croire au vôtre, si je ne voyais que moi seul à plaindre, je souffrirais en silence, et...

L I D A.

Rodolphe, pour vous épargner l'inutile soin de le rompre ce silence, je vous laisse. (*elle va pour rentrer.*)

R O D O L P H E.

Encore un mot, madame. Des révélations inattendues ont quelquefois dévoilé des vérités qu'on avait cru couvrir d'une ombre impénétrable.

L I D A.

Que voulez-vous dire, seigneur ?

R O D O L P H E.

Qu'il serait possible que Miesko ne fût pas ce que vous pensez. Il faut que j'en convienne, la charmante Duchesse ne peut dignement donner sa main qu'à l'héritier du trône ; et si l'heureux Miesko était cet héritier...

L I D A.

Qu'entends-je ? vous osez prétendre que Miesko...

R O D O L P H E, à voix basse.

Pourrait n'être point le fils de Sémomilas.

L I D A, avec indignation.

N'être point le fils... (*se reprenant, avec ironie.*) Seigneur, voici l'heure où le Prince que j'aime va venir, avec son père, pour me conduire au temple, souffrez que j'aille les attendre. (*Elle le quitte avec fierté et entre sous le portique à droite.*)

S C E N E I X.

R O D O L P H E, S T A R O W, O B E R T O.

R O D O L P H E, à part.

Orgueilleuse Lida ! tu me braves ; mais bientôt... (*appelant.*) Oberto ? (*bas.*) Allez chercher le Prince.

O B E R T O, hésitant.

Le Prince ?

R O D O L P H E.

Oui ; votre auguste élève. Oublieriez-vous déjà...

O B E R T O.

Ah ! pardon ! ce titre est si nouveau pour moi... Ce matin, je l'appelais encore mon fils. J'y cours, seigneur. (*il sort.*)

SCENE X.

RODOLPHE , STAROW , Gardes dans le fond.

RODOLPHE.

Mon cher Starow , pouvais-je espérer que l'heure de la vengeance fût pour moi si prochaine ! Cette heureuse découverte change toutes mes dispositions. Il était difficile d'attaquer Miesko, environné, comme il l'était, de tout le prestige du souverain pouvoir. Il est vrai que nous avions su gagner son écuyer Linsky ; mais, dans cette nouvelle conjoncture, l'assistance de Linsky nous devient probablement inutile. D'ailleurs, la mort de Miesko ne m'importe plus autant ; ses droits vont être anéantis, et, dans la classe où Miesko va descendre, je pourrai, sans danger, le laisser vivre ou l'écraser à mon choix.

STAROW.

Ne craignez-vous pas, seigneur, que, même en perdant ses droits, Miesko ne conserve encore son pouvoir ? n'a-t-il pas toute l'estime et toute la tendresse de Sémomislav ? suffit-il, pour les lui ôter aussitôt, de présenter à ce père, malgré lui désabusé, un jeune homme aveugle, son véritable fils, sans doute ; mais un fils qu'il ne connaît pas, qu'il n'a point chéri dès l'enfance ; un fils...

RODOLPHE.

Que m'importent les regrets et les affections de Sémomislav ! une fois la vérité publiquement déclarée, Sémomislav sera forcé de la reconnaître. Est-ce un faible vieillard qui pourra se soustraire aux effets qu'elle doit produire ? Non, non, que l'aveugle se montre, ses droits sont proclamés, Miesko tombe et mon triomphe est certain.

STAROW.

Mais, seigneur, l'obstacle à vos plus chers désirs ne sera que remplacé et non détruit : l'aveugle reconnu...

RODOLPHE.

Si tu me connais bien, Starow, tu dois présumer que notre aveugle ne jouira pas long-tems de son étonnante élévation ; je veux qu'il soit, aux yeux des Sarmates, tel qu'un brillant météore qui, dans la nuit sombre, frappe un chêne altier, le brise et s'évapore aussitôt. Mais j'aperçois Oberto ; sa fille conduit ici l'aveugle. Tâchons de m'attirer la confiance de ce nouveau Miesko.

S C E N E X I.

OBERTO, RODOLPHE, EDMOND, ELVINA, STAROW.

OBERTO, *entrant le premier.*

Allons, ma fille, fais approcher...

ELVINA.

Ciel! c'est le Prince...

EDMOND, *vivement, tendant les bras.*

Le prince Miesko? où est-il?

OBERTO, *à voix basse.*Vous vous trompez, seigneur; c'est votre parent, le grand Castellan de Sandomir. (*Edmond laisse retomber ses bras d'un air indifférent.*)

RODOLPHE.

D'où vient cette affection pour Miesko, et cette indifférence pour moi?

ELVINA, *à Rodolphe.*

Seigneur, il ne vous connaît point encore, et Miesko lui a parlé tantôt avec tant de bonté...

RODOLPHE, *mécontent.*Miesko lui a parlé? (*Il s'approche d'Edmond et lui prend la main.*) Cher Prince, je retrouve donc un parent qu'il me sera doux de chérir. Je rends grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas permis qu'une odieuse imposture triomphât plus long-tems. Sémomislav va retrouver un digne héritier de sa couronne...EDMOND, *vivement.*

Un digne héritier de sa couronne! Ah! seigneur, ne déguisez point votre véritable pensée! dites franchement, et je le dirai de bon cœur avec vous, qu'il eût été plus heureux, pour l'État et pour moi, qu'on m'eût laissé dans mon humble asile, et que Miesko eût conservé des droits qu'il a su légitimer par tant de vertus et de qualités aimables.

RODOLPHE.

Laissons Miesko; ce jeune homme devient dès ce moment étranger aux intérêts qui doivent nous occuper.

EDMOND.

Miesko étranger aux intérêts de la Sarmatie! Non, seigneur, Miesko ne perdra rien, ou je n'aurai pas véritablement le pouvoir que doit me donner ma naissance. Eh! grands dieux! que me servirait de régner, s'il ne m'était pas permis d'être juste!

RODOLPHE, *avec un mouvement de dépit.*

Croyez-vous, Prince, que Miesko vous saura gré de vos

généreuses intentions ? sur-tout quand il vous verra devenir l'heureux époux de la princesse qu'il adore ?

EDMOND.

Que dites-vous, seigneur ?

RODOLPHE.

Oui, Prince, la charmante duchesse de Lithuanie doit sa main à l'héritier du trône, et c'est à vous maintenant...

EDMOND, *à Elvina qui chancelle à côté de lui.*

Qu'as-tu donc, mon Elvina ?

ELVINA, *retenant ses larmes.*

Ah ! Prince ! soyez heureux avec elle... cessez de vous occuper d'une infortunée...

EDMOND.

Moi ! que je consente... (*À Rodolphe.*) Non, seigneur, la grande Duchesse ne peut être mon épouse, je ne puis l'aimer, je ne puis être aimé d'elle ; non, non, voilà ma seule compagne, voilà celle qui ne me quittera jamais.

RODOLPHE.

Eh bien, seigneur, vous serez le maître de suivre l'impulsion de votre cœur ; j'aurai soin de contribuer moi-même à tout ce qui pourra vous plaire. (*à Starow, à part.*) Starow, conduis-les chez toi, et qu'ils y attendent l'instant où il sera convenable de les faire paraître. (*à Edmond.*) Allez, Prince, cet officier va vous conduire. Il me tarde de pouvoir vous rendre publiquement mon sincère hommage.

EDMOND, *bas à Elvina, tandis qu'ils s'éloignent.*

Je n'aime point cet homme, Elvina ; ce n'est point là Miesko ! (*ils sortent par la gauche, au-delà du péristyle.*)

SCÈNE XII.

RODOLPHE, OBERTO.

RODOLPHE, *à part.*

Au caractère que montre ce jeune homme, je vois combien il importe à ma sûreté qu'il ne jouisse pas long-tems du pouvoir. (*à Oberto.*) Mon cher Oberto, toi seul ici peux efficacement déclarer la vérité ; mais je te prévient qu'il te faudra du courage.

OBERTO.

Du courage, seigneur ? Oberto n'en a jamais manqué. N'ai-je pas eu tout-à-l'heure celui de vous forcer à m'entendre ? Je ne redouterai pas plus de parler au Roi lui-même.

RODOLPHE.

Ecoute. Je ne veux ni te présenter au Roi, ni me charger

moi-même de l'instruire ; en voici la raison : il est indispensable que la déclaration soit publique ; Sémomislas chérit Miesko comme un fils , il pourrait vouloir anéantir le titre qui détruirait l'erreur générale ; il faut donc un éclat qui lui en ôte la possibilité. Eh bien , reste ici dans la foule qui va remplir ces lieux , observe en silence les cérémonies , les danses et tous ces témoignages de félicitation qui doivent accueillir Miesko et la Duchesse quand ils marcheront au temple ; attends l'instant. . . (*on entend le prélude de la marche.*) On va sortir du palais. Ainsi , mon cher Oberto... (*il continue de lui parler bas pendant le reste du prélude. Ensuite, élevant la voix :*) Surtout , point de crainte ; je serai là pour te soutenir , si l'on refusait de t'entendre. (*il rentre au palais.*)

S C E N E X I I I .

O B E R T O .

(*On entend la marche.*) Voici le cortège : le moment approche !... Eh ! eh ! mon cœur bat d'une force... Oui , Rodolphe avait raison , j'ai besoin ici de tout mon courage ! Allons , allons , Oberto , songe que tu vas régler le sort de la Sarmatie !

S C E N E X I V .

LE ROI , MIESKO , RODOLPHE , Officiers , Gardes ,
Danseurs et Danseuses , Peuple .

(Le Roi et toute sa cour sortent du portique à gauche , et marchent au bruit des fanfares vers le portique à droite ; mais le Roi s'arrête à la vue du peuple qui remplit le fond de la scène. Pendant cette entrée , on fait disparaître la barrière.)

S É M O M I S L A S , au peuple .

Mes amis , tandis qu'on prépare au temple le sacrifice qui doit consacrer ce grand hyménée , témoignez , par vos danses et vos jeux , l'allégresse de vos cœurs ; célébrez le bonheur de ces époux , célébrez celui de votre Roi , qui , dans cette auguste alliance , a principalement considéré les intérêts de son peuple et ceux de toute la Sarmatie. (*Après un bruit de fanfare.*) Allons chercher la Duchesse.

SCÈNE XV.

Danseurs et Danseuses, Gardes, Peuple.

(Les danses commencent. Le ballet peut être coupé par une entrée de tartares ou d'homme à demi sauvages tels que plusieurs contrées de la Pologne pouvaient en offrir encore, dans ces tems reculés.)

SCÈNE XVI.

SÉMOMISLAS, MIESKO, LIDA, RODOLPHE, Un Grand Prêtre, Prêtres, Officiers, Gardes et Peuple.

(A la fin du ballet, les portes du temple s'ouvrent; des prêtres apportent un autel sur le parvis, d'autres tiennent différens vases destinés aux sacrifices. Le Roi rentre avec sa cour, amenant la Duchesse qu'il conduit à l'autel avec Miesko : le grand prêtre les reçoit, il allume l'encens, les époux s'inclinent, le pontif étend la main. Roulement de timbales, et Oberto paraît.)

SCÈNE XVII.

OBERTO, suivi d'EDMOND et d'ELVINA.

OBERTO, *criant de toute sa force.*

Suspendez l'hymen de Miesko ! il n'est point fils de Sémomiaslas.

(Etonnement et tumulte général, où l'on entend ces mots répétés confusément : QU'ENTENDS-JE ? — O CIEL ! — QUE VEUT-IL DIRE ? Le Roi, Miesko, Lida, Rodolphe se rapprochent de l'avant-scène.)

SÉMOMISLAS.

Quel est le téméraire...

LIDA, *regardant Rodolphe.*

Rodolphe le connaissait, sans doute.

OBERTO, *tenant Edmond par la main.*

O mon Roi ! voici votre fils.

SÉMOMISLAS.

Mon fils !

LIDA et MIESKO, *ensemble, à part.*

Son fils !

OBERTO, *présentant l'écrit au Roi.*

Oui, seigneur. Daignez vous-même jeter les yeux...

SÉMOMISLAS.

Voyons. (*à Rodolphe.*) Ciel ! ces caractères sont de la main de mon épouse !

R O D O L P H E.

Est-il possible !

S É M O M I S L A S.

Je frémis du mystère qu'ils vont me dévoiler ! (il lit.)

L I D A , à Miesko.

Ah ! Prince, n'est-ce point un affreux complot ? (*Le Roi se trouble en lisant, s'interrompt pour regarder Edmond, puis continue de lire.*)

M I E S K O , bas à Lida.

Chère Princesse ! ah ! c'est la vérité ! voyez quel trouble agite le Roi , à la lecture de ce funeste écrit !

S É M O M I S L A S , à part.

Grands dieux ! (il continue de lire.)

E D M O N D , bas à Elvina.

Ah ! mon Elvina !

E L V I N A.

Je me soutiens à peine !

O B E R T O , bas à Elvina.

Du courage.

S É M O M I S L A S , à part.

Qu'ai-je lu ! (*Il s'approche d'Edmond, lui prend la main et le regarde attentivement.*)

O B E R T O , bas à Edmond.

C'est le Roi. (*Edmond s'incline profondément.*)

S É M O M I S L A S , à part.

Ces traits... (*A Rodolphe.*) Cet homme avait raison. (*Bas à Miesko, en lui serrant la main.*) Miesko , tu n'es pas mon fils !

M I E S K O.

Je suis donc bien malheureux !

S É M O M I S L A S , à demi-voix.

Rentrons au palais. (*à Edmond.*) Venez, malheureux jeune homme ; et vous aussi, Oberto. (*à Rodolphe.*) Rodolphe, tu vas assembler mon conseil. Nous lirons cet écrit, nous interrogerons Oberto ; enfin, nous ne négligerons rien pour nous assurer de la vérité. (*Au grand prêtre, à haute voix.*) Saint pontife, un événement d'une haute importance, et qui mérite le plus sévère examen, nous force de suspendre en ce moment l'auguste solennité.

R O D O L P H E , à part.

Je triomphe !

S É M O M I S L A S , à Miesko.

Mon cher Miesko, si tu n'es plus mon fils, j'aurai toujours pour toi la tendresse d'un père.

(*Il témoigne ses regrets à la duchesse et s'achemine vers le palais. Miesko serre douloureusement la main de Lida, qui le quitte pour*

rentrer chez elle, suivie de ses femmes. Rodolphe jette un coup d'œil de satisfaction sur le désespoir des deux amans. Tout le monde qui est resté dans le fond exprime un grand étonnement et la toile se baisse sur ce tableau.)

NOTA pour les théâtres qui n'ont point de Ballet.

Si l'on supprime le ballet, Sémionidas dira seulement au peuple, scène XIV ; *Mes amis, Livez vous à l'ail-grasse de vos cœurs ; célébrez le bonheur de ces époux, célébrez celui , etc.* (le reste du couplet.) Aussitôt qu'il sera entré avec sa cour sous le portique à droite, les prêtres paraîtront comme dans la scène XVI, et le Roi rentrera de suite pour conduire les époux à l'autel. Il faudra aussi retrancher à la fin du second couplet de Rodolphe, scène XII, ces deux vers ; *Les danses, et dire seulement : Les cérémonies et tous ces témoignages, etc.*

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente le jardin du palais , baigné par la Vistule. A droite est une terrasse sur laquelle on monte par trois ou quatre marches. Cette terrasse indique que le palais qu'on n'aperçoit pas est à peu de distance de ce côté-là. A gauche sont de grands arbres indiquant l'entrée du parc. Dans le fond une balustrade , à hauteur d'appui , sépare cette partie du jardin du fleuve qui s'étend à perte de vue et ne laisse appercevoir que des sommités de montagnes dans le plus grand éloignement. Dans le fond à gauche , en face de la terrasse est une porte grillée. C'est par cette porte qu'on va sur un rocher qu'on voit de ce côté , au-delà de la balustrade. Ce rocher fort élevé est creusé en dessous et pend sur le fleuve. On voit dessus quelques ruines qui paraissent celles d'un petit temple. Un sentier bordé de broussailles conduit diagonalement du bas du rocher jusqu'à sa pointe la plus haute.

S C E N E P R E M I E R E.

MOULINO, *sortant de la porte grillée à gauche.*

MAIS, mon dieu, je n'pourrons donc pas sortir du château! j'sommes, morguienne, ici comme un r'nard pris au piège. V'là deux heures que j'marche et que j'trouve d'tous côtés des gens à haliebarde qui m'disent : on n'passe pas. — Mais, camarades, je n'passe pas non plus, j'm'en vas. — On n'passe pas. (*montrant la porte grillée.*) Tout-à-l'heure, j'vois c'te grille ouverte : vite! j'sors par là. Ah! bon! qu'je m'dis à part moi, m'v'là dehors pourtant! Ah ben, oui, dehors! n'v'là-t-i pas que j'monte, que j'monte, qu'ça n'en finissait pas, et que je m'trouve à la parfin tout en haut de c'rocher là-bas, où c'que je n'vois plus à droite, à gauche et d'avant moi que c'te grande rivière qu'il' appelont la Vistule. Ma fine, m'a ben fallu r'venir su mes pas; et v'là la nuit qui va

v'nir ! jarni ! faudra donc . . . Si j'pouvions rencontrer au moins l'voisin Oberto, pour qu'i' m'explique par le menu comment i's'fait qu'nout' aveugle est un prince, et l'fils du Roi, encore ! mais c'est que j'n'en r'viens pas, moi ! Voyais donc, voyais donc ! c'est avec l'fils du Roi que j'avons joué si souvent, quand j'étions tous les deux p'tits garçons : c'est i' possible ça ! . . . C'est d'lui pourtant, c'te fois que j'avions malicieusement fait trébucher, c'est d'lui qu'j'avons r'çu sur l'œil gauche c'coup de poing... qu'était fier, j'dis ! Quoi ? c'coup de poing... c'était d'un prince ! parla jarni ! faudra que j'li rémémore ça ; oui, oui, j'sis ben sûr qu'ça m'v'audra...suffit, on pourra dire qu'Mouline a r'çu là un *bon coup d'poing ! (bruit de trompette à droite. Mouline va regarder sur la terrasse.)* Oh ! oh ! j'crais qu'v'là l'Roi qui vient par ici avec l'prince Rodolphe ! quand i' s'ront passés, je r'tournerons voir du côté du château si je n'trouverons pas enfin l'voisin Oberto et mam'selle Elvina.

(Il se range dans le fond et s'en va bien vite par la terrasse, aussitôt que Sémonislas et Rodolphe en sont descendus.)

S C E N E II.

SÉMOMISAAS, RODOLPHE, *quelques Gardes dans le fond.*

SÉMOMISLAS.

Eloignons nous un instant, mon cher Rodolphe, de cette foule qui m'obsède. Je veux te communiquer mes desseins et prendre tes avis. L'évènement de cette journée, en me rendant un fils que la nature m'ordonne de chérir, n'a point pour cela détruit l'affection vraiment paternelle qu'à du m'inspirer Miesko.

R O D O L P H E.

Théobald, voulez-vous dire, seigneur ?

SÉMOMISLAS.

Théobald, soit ; mais laisse moi continuer de l'appeler Miesko ou mon fils. On ne perd pas en un jour une si longue et si chère habitude.

R O D O L P H E.

Poursuivez, seigneur.

SÉMOMISLAS.

L'intérêt des Sarmates m'avait fait traiter du mariage de celui que je croyais mon fils, avec l'héritière du grand duc de Lithuanie. Les qualités aimables de Miesko devaient faciliter l'exécution de cet accord politique ; Miesko devait plaire et plut en effet à la duchesse. Aujourd'hui tout est

changé : j'ai toujours un fils, mais ce n'est plus Miesko. Il faudrait donc, pour unir Edmond et la Duchesse, faire violence à tous deux. Je ne dois point y penser. D'ailleurs Edmond est assez malheureux des disgrâces de la nature, sans lui imposer encore le fardeau d'un devoir politique.

R O D O L P H E.

Je suis entièrement de votre avis, seigneur. En effet, la charmante Duchesse ne peut épouser Edmond.

S É M O M I S L A S.

Eh bien, il ne l'épousera point. D'un autre côté, Miesko, en cessant d'être mon fils, a droit d'attendre de ma tendresse et même de ma justice, tous les dédommagemens qui sont en mon pouvoir. Je n'en vois pas d'autre que la main de la Duchesse et le titre de grand duc de Lithuanie que ce mariage lui donnera.

R O D O L P H E.

Y pensez-vous, seigneur ? la grande duchesse épouserait...

S É M O M I S L A S.

Le palatin de Rava ; je vois peu d'obstacles à cette nouvelle négociation.

R O D O L P H E.

Et comptez-vous pour rien le danger qu'il y aurait de rendre si puissant un rival ambitieux ?

S É M O M I S L A S.

Je n'ai rien à craindre de Miesko.

R O D O L P H E.

Vous pourriez vous tromper, seigneur. Quelque chose que vous fassiez pour Miesko, il ne se croira point dédommagé de ce qu'il perd aujourd'hui. Croyez-vous donc qu'il puisse dévoter tranquillement l'affront qu'il vient de recevoir. Je ne vous dissimule pas que je crains pour votre fils l'effet de son ressentiment. A la vérité c'est moi que vous avez chargé de veiller sur Edmond ; cependant puis-je répondre... Je n'accuse point Miesko, mais pourquoi l'a-t-on vu disparaître à la sortie du conseil ? pourquoi s'éloigne-t-il de vous en ce moment ? quelles pensées peuvent l'occuper dans la solitude ?

S É M O M I S L A S.

Rodolphe, tes doutes outragent Miesko. Il adore la Duchesse, il croit la perdre ; il n'est pas difficile de deviner l'objet des pensées qui l'occupent. Si tu n'as point d'autres objections contre le dessein que mon cœur vient de m'inspirer, il s'accomplira.

R O D O L P H E, avec contrainte.

Seigneur, on ne peut qu'admirer vos généreuses résolutions. (à part.) Je saurai bien en empêcher l'effet.

Oh bien, Rodolphe, fais chercher Miesko, et qu'on l'avertisse que je veux lui parler: Je rentre au palais.

(*Il s'éloigne.*)

S C E N E III.

R O D O L P H E.

Tout me fait la loi de presser l'exécution de mon projet. Le lieutenant Fritz, qui m'est dévoué, commande le poste que j'ai placé à la porte de l'appartement où je tiens Edmond. J'ai pris soin d'en écarter Oberto et sa fille. Je puis donc disposer du prince quand je voudrai. D'un autre côté, si Starow peut m'assurer de l'écuier de Miesko, il me sera facile d'imputer à Miesko lui-même... Mais Starow tarde bien à revenir. C'est ici cependant... Qui vient en ces lieux?... Ah! c'est Elvina et son père. Tâchons de les éloigner promptement.

S C E N E IV.

(*Le jour commence à baisser.*)

R O D O L P H E, E L V I N A, O B E R T O.

E L V I N A, *à son père, descendant la terrasse.*

Oui, mon père, je veux parler au prince Rodolphe. (*à Rodolphe.*) Seigneur, vous avez donné l'ordre de ne laisser approcher personne de l'appartement qui renferme le prince Edmond. C'est par oubli, sans doute, que mon père et moi ne sommes point exceptés.

R O D O L P H E.

Non, cet ordre est général et ne souffre point d'exception.

E L V I N A.

Qu'entends-je? Il nous serait défendu de revoir le prince à nous ses amis les plus chers, à nous dont il a juré lui-même de ne se séparer jamais!

R O D O L P H E.

Mes amis, on pourra vous permettre quelquefois d'approcher de lui. Mais vous ne devez point espérer...

E L V I N A.

Quelquefois, grands dieux!

O B E R T O, *à part.*

Oh! mais ceci commence... (*haut.*) Ma fille, c'est tous les jours que le prince veut dire.

R O D O L P H E :

Oberto, vous osez, je crois, me manquer de respect.

O B E R T O.

Pardonnez, prince, si j'ai cru donner à votre expression son véritable sens. Je vous aurais plutôt, selon moi, manqué de respect, si je vous avais prêté l'intention de déplaire au fils de votre maître.

R O D O L P H E.

Oberto ?

E L V I N A, *bas à son père.*

Mon père...

O B E R T O, *d sa fille.*

Eh ! non, non, ventrebien ! je ne me tairai pas. Je n'aurai point envain élevé l'enfance de l'héritier du trône, je ne l'aurai point vingt ans chéri comme mon fils, pour renoncer en un jour à la satisfaction que je m'étais promise de passer auprès de lui le reste de ma vie. (*a Rodolphe.*) Seigneur, je ne demande point, pour ce que j'ai fait, ni trésors, ni dignités ; mais qu'on me laisse auprès de mon Edmond ; je vous ai dit comme je l'aime ; eh bien, prince, il faut que je le voie tous les jours pour l'aimer à mon aise.

R O D O L P H E, *d part.*

Contraignons nous. (*haut.*) Allons, calme toi, mon cher Oberto, et vous aussi, ma belle amis ; vous le reverrez demain.

E L V I N A, *avec crainte.*

Et... tous les jours, seigneur ?

R O D O L P H E.

Oui... oui, tous les jours.

O B E R T O.

Sans doute, sans doute. Je savais bien, moi, que c'était un malentendu.

R O D O L P H E.

Retournez au palais, mes amis, j'ai déjà donné des ordres pour que rien de ce qui peut vous être agréable ne vous soit épargné.

O B E R T O, *d Elvina qui hésite à le suivre.*

Allons, viens, ma fille ; qui te retient encore ?

E L V I N A, *bas, montrant Rodolphe.*

Mon père, si nous pouvions obtenir...

O B E R T O.

De revoir notre Edmond aujourd'hui ? non, ta prière serait vaine ; mais nous lui parlerons demain. Il est prince après tout, et, morbleu, j'espère que ce ne sera pas pour rien.

(I's remontent la terrasse et s'en vont.)

L'illustre Aveugle.

G

SCÈNE V.

*(La nuit vient sensiblement.)*RODOLPHE, STAROW, *entrant par la gauche.*

RODOLPHE.

Enfin me voilà libre ! *(d Starow qui entre.)* Ah ! Starow. Eh bien, Miesko ? où est-il ?

STAROW.

Seigneur, je sais qu'après avoir promené long-tems ses amoureuses rêveries, dans les allées du parc, il vient de sortir enfin pour aller chez la Duchesse.

RODOLPHE.

En es-tu bien sûr ?

STAROW.

Je l'ai vu moi-même diriger ses pas de ce côté.

RODOLPHE.

Heureuse circonstance ! il ne pouvait s'absenter plus à propos pour mes desseins. Mais son écuyer Linsky viendra-t-il ?

STAROW.

Oui, seigneur, et nous pouvons compter sur lui. Le vil ressentiment d'une punition sévère que lui fit un jour infliger son maître, nourrit depuis lors dans son cœur le désir de la vengeance.

RODOLPHE.

Fort bien. J'aurais pu me passer de Linski, mais en me servant d'un homme connu pour être à Miesko, j'établis sans peine la probabilité que Miesko seul aura pu diriger le coup hardi que nous allons frapper.

STAROW.

Mais, seigneur, je serai avec Linski, moi, et je suis connu pour être à vous.

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'ai tout prévu. N'as-tu pas préparé la barque ?

STAROW.

Oui, je l'ai attachée là bas, de l'autre côté de ce rocher.

RODOLPHE.

Eh bien, toi seul devras passer dans cette barque avec l'aveugle. Linski t'attendra sur le bord du fleuve ; mais au lieu de le rejoindre, tu iras aborder ailleurs. De mon côté, averti par le signal dont nous sommes convenus, je répands l'allarme au palais ; alors recherche générale, le rocher n'est point oublié et l'on ne trouve que Linski.

STAROW.

Fort bien, seigneur, me voilà rassuré.

RODOLPHE.

Cependant, à tout hasard, aie soin de nommer plusieurs fois Linski devant Edmond. Si le coup manque, car il faut tout prévoir, l'aveugle aura retenu ce nom, et répété par lui, ce nom accusera Miesko; au moins je me serai vengé de mon odieux rival.

STAROW.

J'entends quelqu'un : c'est Linski sans doute.

SCÈNE VI.

LINSKY, RODOLPHE, STAROW.

RODOLPHE, *à Linski qui entre par la gauche.*

Linski est donc toujours disposé à me servir ?

LINSKI.

Oui, seigneur. Mais Starow m'a fait entendre que ce n'est plus Miesko...

RODOLPHE.

Non.

LINSKY, *à part.*

Je respire !

RODOLPHE.

C'est d'Edmont qu'il s'agit en ce moment.

LINSKY.

Du prince aveugle ?

RODOLPHE.

Oui. Balancerai-tu ?

LINSKY.

Moi, seigneur ! ordonnez ; mon zèle...

RODOLPHE.

Il suffit. Mais voici la nuit, tout est maintenant tranquille au palais. Il est tems d'agir.

LINSKY.

Quoi, seigneur ? c'est sur le champ.

RODOLPHE.

Sur le champ.

LINSKY, *à part.*

Ciel !

RODOLPHE.

Résumons notre plan. Toi, Linsky, tu vas nous attendre ici, tandis que nous allons chercher Edmond. Dans peu d'instans tu nous reverras. Observe bien si personne ne s'approche de cet endroit. Toi, Starow, tu viens avec moi, tu

vas persuader à l'aveugle que nous allons le conduire auprès d'Oberto et de sa fille. Tu peux lui parler sans inconvénient, il ne connaît point ta voix. Nous le ferons sortir du palais par une porte secrète, et nous rejoindrons ici Linsky. Alors, mes amis, je vous l'abandonne, vous le conduirez par les détours de ce rocher jusqu'à la barque que vient de préparer Starow.

L I N S K Y, *à part.*

Bon, Rodolphe n'y sera pas.

R O D O L P H E.

De gré ou de force vous l'y faites entrer. Mais qu'il n'y en ait qu'un de vous qui entre dans la barque avec lui ; ce sera toi Starow ; Linsky restera en observation sur la rive. Alors, mon cher Starow, pousse au large, gagne le milieu du fleuve, et là...

S T A R O W.

Je vous comprends, seigneur.

R O D O L P H E.

Resté seul dans la barque, tu donneras aussitôt le son de cor, signal du succès. A ce signal, je cours avertir le Roi de la disparition d'Edmond, et je préside moi-même aux vaines recherches qu'il ne manquera pas d'ordonner. Toi, Linsky, tu attendras que Starow vienne te rejoindre. Cependant il pourrait arriver qu'un obstacle l'en empêchât. Dans ce cas, il t'en avertirait par un second son de cor. (*à Starow avec un coup d'œil d'intelligence.*) Entends-tu, Starow ?

S T A R O W.

Oui, seigneur.

R O D O L P H E.

Ainsi, Linsky, il te faudra, pour quitter le poste que je viens de t'assigner, attendre ce second signal.

L I N S K Y.

Cela suffit, seigneur.

S T A R O W, *à part.*

Il l'attendra long-tems, celui-là.

R O D O L P H E.

Allons, suis-moi, Starow. (*ils sortent.*)

S C E N E V I I.

(Il fait tout-à-fait nuit, mais la lune éclaire le fond de la scène.)

L I N S K I.

Juste ciel ! c'est à l'instant même que le complot va s'exécuter ! moi qui croyais ne venir que pour les entendre concer-

ter leurs mesures ! Ah ! courons au palais, courons dénoncer... Que vais-je faire ? le secours arriverait trop tard, et le crime... Restons... Rodolphe ne sera point avec nous : c'est donc à Starow seul que je dois avoir à faire ; il me sera facile... Oui, restons. Rodolphe ne me soupçonne point : il a pu croire que j'aurais voulu trahir, pour lui, un maître que j'aime ! mais quel est le crime qu'un scélérat ne trouve pas vraisemblable ? Lassé de voir toujours le trop confiant Miesko se rire de mes inquiétudes, j'ai voulu, sans l'en prévenir, paraître me rendre complice de son mortel ennemi, pour pénétrer dans ses secrets et parvenir à savoir de quels pièges je pouvais garantir mon généreux maître ; mais, Rodolphe, qui n'envie plus à Miesko ses droits au trône, tourne aujourd'hui sa rage contre celui qui lui succède : c'est le malheureux Edmond qu'il dévoue à la mort... Eh bien, je saurai l'empêcher aussi. Rassuré maintenant sur le danger qui menaçait mon maître... Que dis-je ? rassuré ! quelle horrible idée me frappe ! En effet, si ce n'est plus mon maître que ce noir complot regarde, pourquoi donc vouloir encore se servir de moi ? oui, c'est Miesko qu'on veut perdre aussi. Ce son de cor qui doit avertir Rodolphe de donner l'éveil au palais ; cette affectation de me recommander d'attendre Starow sur le bord du fleuve où l'on pourra me trouver... Plus de doute ; c'est un moyen d'imputer à Miesko la disparition de l'aveugle. Ah ! tâchons de sauver Edmond, ce sera sauver aussi mon maître. Mais, je crois entendre... oui, ce sont eux ! o ciel ! seconde-moi ! Les voici, dissimulés.

S C E N E V I I I.

LINSKY, RODOLPHE, EDMOND, STAROW, portant un cor en sautoir.

(Rodolphe, tenant Edmond par la main, le fait descendre de la terrasse : Starow le tient de l'autre côté. Edmond paraît inquiet.)

EDMOND.

Pourquoi cette main serre-t-elle si violemment la mienne ?... et pourquoi tremble-t-elle ? (Rodolphe lâche promptement la main d'Edmond et fait signe à Linsky d'approcher.) De grâce, répondez, où me conduisez-vous ? (Rodolphe fait signe à Starow de répondre.)

STAROW.

Je vous l'ai dit, seigneur : dans la partie du palais où sont en ce moment Oberto et sa fille ; nous n'avons pu résister aux prières de l'aimable Elvina, et, tandis que le Prince Rodolphe est auprès de Sémomistlas, nous vous conduisons secrètement auprès de vos amis. Allons, venez. (il veut l'entraîner.)

EDMOND, *résistant.*

Mais, je ne suis plus au palais ; l'air qui me frappe...

STAROW.

Effectivement, nous sommes dans une cour qu'il nous faut traverser pour...

EDMOND.

Dans une cour ? cette cour est donc bien vaste.

LINSKY.

Oui, seigneur, très-vaste.

EDMOND :

Elle est donc remplie d'arbres et de fleurs ?

RODOLPHE, *à part.*

Je frissonne !

EDMOND.

Elle est donc sur le bord du fleuve ?

STAROW, *embarrassé.*

Du fleuve ?

EDMOND, *indiquant le fond.*

Oui, il est là ; j'entends le bruit de ses vots ; je sens l'humidité qui s'en exhale.

RODOLPHE, *très-bas, avec impatience.*

Allons donc.

EDMOND, *vivement.*

N'est-ce pas la voix de Rodolphe ?

STAROW.

Vous vous trompez, seigneur, c'est mon camarade Linsky.

EDMOND.

Linsky ?

STAROW.

Qui nous presse d'avancer. Marchons.

EDMOND, *témoignant de l'effroi.*

Il faut qu'on me reconduise où l'on m'a pris.

STAROW.

Pourquoi donc, seigneur ?

EDMOND.

Je ne suis point en sûreté.

STAROW.

Je vous jure, mon Prince...

EDMOND, *fortement.*

Je ne suis point en sûreté, vous dis-je !

LINSKY, *lui prenant la main.*

Je vous réponds, seigneur, que vous n'avez rien à craindre.

EDMOND.

O ciel ! combien êtes-vous ici ? je ne reconnais point la main qui, tout-à-l'heure... celle-ci est plus douce.

L I N S K Y.

C'est celle d'un ami, seigneur ; calmez votre inquiétude.

E D M O N D.

Ah ! qui serait assez barbare pour abuser de ma situation !

(Rodolphe fait à Starow un signe d'impatience.)

S T A R O W , attirant Edmond.

Allons, venez, cher prince.

(Le fond du théâtre devient plus obscur.)

E D M O N D.

Non ; je sens qu'un orage nous menace , et je crains, s'il faut aller loin encore...

S T A R O W.

Un orage, dit-il ?

L I N S K Y.

Il a raison ! le ciel s'obscurcit là bas. *(il fait un éclair.)*

S T A R O W.

Nous ne voyons que de légers nuages ; cet orage ne sera rien.

E D M O N D.

Je vous dis qu'il sera terrible. *(Coup de tonnerre éloigné.)*
L'entendez-vous ? déjà le tonnerre gronde !

S T A R O W , sur un nouveau signe d'impatience de Rodolphe.

Eh bien, seigneur, nous retournons à votre appartement.

(Il le fait marcher quelques pas vers la terrasse et le ramène aussitôt du côté opposé.)

E D M O N D.

Arrêtez, ce n'est point de ce côté. *(montrant la droite.)*
C'est de là que nous venons.*(Rodolphe d'un geste furieux ordonne qu'on l'entraîne. Starow et Linsky obéissent.)*

E D M O N D , les repoussant vigoureusement.

Misérables ! quel est le traître qui vous commande cet affreux attentat ?

S T A R O W.

Il faut nous suivre, seigneur.

E D M O N D.

Sélérats !... Ah ! secourez-moi, grands dieux ! et permettez que mes cris...

(Sur un signe de Rodolphe, Starow lui ferme la bouche et l'entraîne avec violence vers la porte grillée. Linsky témoigne à part l'intention qu'il a de sauter l'aveugle. Rodolphe inquiet les regarde aller quelque temps.)

SCENE IX.

RODOLPHE, ELVINA, *qui descend la terrasse et va se cacher dans le fond.*

R O D O L P H E.

Allons, son silence me rassure ; il ne peut plus résister. (*Regardant vers la terrasse.*) Sa voix sans doute n'aura pu parvenir... Non, non, je ne vois personne. Plus d'inquiétude ; allons attendre le signal. (*il sort par la terrasse.*)

SCENE X.

E L V I N A.

(*Pendant cette scène et les suivantes les éclairs et le tonnerre augmentent ; le fond de la scène que la lune éclairait s'obscurcit entièrement.*)

Un affreux complot se trame ici : j'ai cru tout à l'heure entendre la voix d'Edmond, j'accours, et je ne vois que Rodolphe seul, qui paraît craindre que quelqu'un n'approche, qui parle de signal... Ah ! je ne puis en douter, Rodolphe est un traître !... Mais, Edmond... oui, c'était sa voix ! comment découvrir... Qu'entends-je ? (*On entend un bruit d'épées du côté de la porte grillée. Elvina court voir.*) Des épées brillent là bas dans l'ombre ! serait-ce un défenseur que les dieux envoient au secours de l'opprimé ? (*Le bruit d'armes paraît plus près.*) Je les aperçois ! quelle fureur les anime ! dieux ! pour lequel de ces deux hommes dois-je former des vœux ? (*)

SCENE XI.

ELVINA, LINSKY, *d'abord dans la coulisse.*

L I N S K Y, *dans la coulisse.*

Meurs, perfide !

(*) *Nota.* Si l'on veut exécuter un combat, Starow et Linsky peuvent en ce moment entrer sur la scène, en se battant avec acharnement. Linsky serait censé rompre devant Starow ; il peut tomber, et continuer de se battre dans cette position, se relever ensuite, reprendre son avantage, pousser Starow et rentrer tous deux dans la porte grillée. Pendant le combat Elvina reste tremblante dans le fond jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans la coulisse. Rien à changer au dialogue.

E L V I N A.

Je frémis ! est-ce la juste cause qui triomphe ?... mais je ne vois point Edmond ! (*éclair et tonnerre.*) Ah ! cette orage... l'horreur du crime qui m'environne, tout ici me glace d'effroi ! N'entends-je pas marcher ? (*Elle va regarder à la porte grillée.*) C'est un de ces hommes... il vient de ce côté... non ; il retourne sur ses pas... il s'arrête... il revient... ciel ! le voici. (*Elle court se cacher de l'autre côté du théâtre.*)

LINSKY, *entrant par la grille, regardant autour de lui avec inquiétude, et tenant à la main le cor qu'avait Starow.*

Qu'est-il donc devenu ?

E L V I N A, *à part.*

Es-ce d'Edmond qu'il parle ?

L I N S K Y, *à lui-même.*

Je l'ai vainement cherché au bas du rocher. D'ailleurs, tandis que nous nous battions, il m'a semblé le voir revenir de ce côté. (*il va regarder sur la terrasse.*)

E L V I N A, *à part.*

Qui cherche-t-il ?

L I N S K Y, *quittant la terrasse.*

Il n'est pas là. Il faut qu'il ne soit pas rentré dans le jardin ; retournons... Mais auparavant, risquons de faire retentir ce cor, avec lequel Starow devait avertir son maître, et Rodolphe, trompé par ce signal, avertira le Roi, amènera du monde, et m'aidera lui-même à secourir celui qu'il voulait immoler.

E L V I N A, *à part.*

Il a, je crois, parlé de Rodolphe ! mais j'entends à peine... (*Linsky va auprès de la balustrade dans le fond et donne un son de cor.*) Juste ciel ! c'est un signal qu'il donne ! est-ce celui qu'attend Rodolphe ?

L I N S K Y.

Retournons au rocher. S'il s'est égaré dans ses détours, le côté du fleuve surtout offre pour lui mille dangers ! Courons y promptement. (*il sort par la grille.*)

S C E N E X I I.

E L V I N A.

C'est sans doute Edmond qu'il cherche. Est-il son assassin ? est-il son défenseur ? Mais où peut être Edmond ? mortelle inquiétude ! où porterai-je mes pas ? Edmond, Edmond, réponds à la voix de ton Elvina ! (*éclair.*) Grands dieux ! à la lueur de cet éclair, j'ai cru voir sur ce rocher... C'est Edmond ! le malheureux ! s'il fait un pas... Ah ! courons. (*elle sort précipitamment par la grille.*)

L'Illustré Aveugle.

H

SCENE XIII.

EDMOND, ensuite ELVINA.

(Le tonnerre éclatte et l'on voit au milieu des éclairs, sur la cime du rocher Edmond qui sort de derrière les ruines du petit temple.)

EDMOND, sur le rocher.

Dieux ! faites moi rencontrer un mortel secourable qui puisse guider mes pas. Je m'égaré dans un lieu désert et sauvage. A cet air vif qui m'enveloppe, il me semble que la terre va me manquer et qu'un abîme est devant moi !... Avançons enoore quelques pas.

(On aperçoit Elvina gravissant le rocher. A la vue d'Edmond qui s'est avancé vers son extrémité, elle s'arrête un instant avec un mouvement d'effroi.)

ELVINA, poussant un cri aigu.

Ah !

EDMOND.

Elvina !

ELVINA, avec force.

Oui, c'est ton Elvina ! (elle monte plus rapidement.)

EDMOND.

Les justes dieux ont entendu ma prière !

(Il tend les mains du côté d'Elvina. Elvina rejoint Edmond et le serre dans ses bras.)

ELVINA.

Prenons ce chemin. Il est plus long peut-être, mais sa pente est plus douce.

(Elle se détourne et s'éloigne avec Edmond derrière une masse de verdure qui les dérobe aussitôt à l'œil du spectateur.)

SCENE XIV.

OBERTO, descendant la terrasse.

Malédiction sur les traîtres ! Edmond a disparu, il n'est plus au palais, et c'est Rodolphe qui vient d'en prévenir le Roi ! Rodolphe ! juste ciel ! le crime serait-il consommé ?... Mais qu'est devenue ma fille ? pendant cet orage ! quand des assassins peut-être... Grands dieux ! se serait-elle exposée... Oh ! oui, si elle a vu le danger d'Edmond, ma fille aura couru sans doute ! Ah ! pourquoi ne les ai-je pas cru ce matin ? ils avaient raison, n'étions nous pas heureux ? cependant le devoir... oui, le devoir, mais a-t-il été mon seul motif ? Allons, Oberto, sois de bonne foi, un grain d'ambition t'avait tourné la tête, et c'était peut-être autant pour toi... Misérable que je suis ! s'il arrive malheur à mon cher Edmond, je ne me le pardonnerai jamais ! Mais qu'entends-je ?

(*regardant vers la terrasse.*) Voici des flambeaux, des armes; Rodolphe à la tête des gardes; j'aperçois aussi le Roi. Ah! puisse-t-on retrouver... (*regardant du côté du rocher.*) Que vois-je? n'est-ce point Edmond là bas sur la pente du rocher? c'est lui-même et ma fille avec lui. O bonheur! courons les aider à descendre. (*il sort précipitamment par la grille.*)

SCENE ~~XV~~.

RODOLPHE, Gardes.

Gardes, dispersez-vous dans ces jardins. Tâchez de prévenir un affreux attentat. Que quelques-uns de vous aillent aussi parcourir le rocher dans tous ses détours. Allez promptement. (*à part tandis que les gardes s'éloignent.*) L'heureux signal a frappé mon oreille! je triomphe!... mais contraignons nous; voici le Roi.

SCENE XVI.

RODOLPHE, SÉMOMISLAS, Officiers, Gardes et Valets portant des flambeaux.

(*Le devant du théâtre s'éclaire.*)

SÉMOMISLAS.

Ah! Rodolphe, a-t-on couru...

RODOLPHE.

Où, seigneur. Vos gardes parcourent en ce moment tout le jardin et les bords du fleuve. Vous me voyez dans une inquiétude... (*à part.*) J'ai peine à contenir ma joie!

SÉMOMISLAS.

Mais quel peut être l'auteur d'un si noir complot?

RODOLPHE.

Est-il si difficile de le présumer, seigneur? c'est quelqu'un qui, depuis tantôt, a fui votre présence, c'est... justement le voici.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MIESKO.

SÉMOMISLAS.

Miesko!

MIESKO, *entrant par la gauche.*

Seigneur, que viens-je d'apprendre? vos gardes cherchent votre fils, que des scélérats...

SÉMOMISLAS, *observant Miesko.*

Rodolphe soupçonne... — Miesko, me direz-vous d'où vous venez en ce moment ?

MIESKO *étonné, regardant alternativement Rodolphe et le Roi.*

D'où je viens, seigneur?... Je sors de chez la Duchesse, et j'étais loin de m'attendre que mon absence pût devenir pour personne un objet d'inquiétude.

R O D O L P H E.

Miesko soutiendra-t-il qu'il a passé chez la Duchesse tout le tems de son absence ?

M I E S K O.

Non. Mais en voyant Rodolphe si bien informé, je pourrais lui demander à mon tour quel était son motif pour épier mes démarches ?

SÉMOMISLAS, *à part.*

Tant de calme... (*à Rodolphe.*) Tu t'es trompé, Rodolphe.

R O D O L P H E.

Seigneur, il faut attendre... (*bruit du côté de la coulisse.*) Voici peut-être...

S C E N E X V I I I.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO, ELVINA, EDMOND,
ensuite LINSKY, *entrant par la grille.*

OBERTO, *entrant le premier d'un air triomphant.*

Voici le prince Edmond !

SÉMOMISLAS.

Mon fils ! (*il va au-devant d'Edmond qu'il embrasse.*)

R O D O L P H E, *à part.*

Je suis trahis !

SÉMOMISLAS.

Mon fils, hâte toi de me dire si tu connais les traîtres qui voulaient ta mort ?

E D M O N D.

Mon père, je soupçonne leur chef. Cependant je n'en ai point assez de certitude pour vous le dénoncer.

O B E R T O, *à part.*

Je le nommerais bien, moi.

R O D O L P H E, *à part, voyant entrer Linsky.*

Ciel ! voici Linsky !

E D M O N D, *continuant.*

Si je ne me suis point trompé, mes ravisseurs étaient trois : l'un d'eux ne parlait pas. Il ne lui est échappé qu'un mot à voix basse, et j'ai cru reconnaître... mais j'ai pu m'abuser.

R O D O L P H E , *à part.*

Soyons calme et Miesko est perdu. (*à Edmond.*) Seigneur, vos ravisseurs ne se seraient-ils pas nommés entre eux.

E D M O N D.

Oui, l'un d'eux s'appellait Linsky.

S É M O M I S L A S.

Linsky !

R O D O L P H E , *à Sémomislas.*

L'écuyer de Miesko ! vous l'entendez, seigneur, c'est Miesko...

E D M O N D , *avec force.*

Non, mon père, je ne puis croire que Miesko soit coupable. Quand son écuyer Linsky serait mon assassin ; quand Linsky même accuserait son maître, ce ne serait point encore à Miesko que j'imputerais ce crime.

M I E S K O , *à Linsky.*

Linsky, que veux dire ceci ?

L I N S K Y.

Que, sans moi, seigneur, le malheureux Edmond serait en ce moment au fond des flots. Starow devait l'y précipiter par l'ordre de Rodolphe ; mais ce bras l'a su prévenir, on le trouvera à vingt pas d'ici baigné dans son sang

R O D O L P H E.

Starow est mort !

S É M O M I S L A S , *regardant Rodolphe.*

Rodolphe !

R O D O L P H E.

Vaine défaite, Linsky. (*à Sémomislas.*) Si Starow est mort, c'est qu'il voulait sauver votre fils, seigneur.

E D M O N D.

J'ai tout lieu de penser que l'un de mes ravisseurs a pris ma défense. Les entendant se battre et me sentant libre, je me suis hâté de m'éloigner d'eux ; mais, est-ce à Starow, est-ce à quelqu'autre que je dois ma délivrance, voilà ce qu'il importe d'approfondir.

R O D O L P H E , *prenant la main d'Edmond.*

Ah ! seigneur, en attendant que le vrai coupable se découvre, souffrez que je vous félicite d'avoir pu vous soustraire à son abominable dessein.

E D M O N D , *avec un mouvement rapide, retenant la main de Rodolphe.*

O ciel !

R O D O L P H E , *effrayé, voulant retirer sa main.*

Qu'avez-vous donc, seigneur ?

E D M O N D.

La main de l'un de mes assassins a quelque tems serré la

mienne avec violence, la voilà cette main ! je reconnais la cicatrice qui la distingue.

SÉMOMISLAS.

O justice des dieux !

MIESKO.

Quoi ! Rodolphe, tu voulais...

RODOLPHE.

Oui, Miesko ; en frappant Edmond, c'est toi que je voulais immoler à ma vengeance.

SÉMOMISLAS, aux gardes, montrant Rodolphe.

Saisissez-le. (*Au moment où l'on arrête Rodolphe, on voit un mouvement sur la terrasse*)

UN GARDE, annonçant de la terrasse.

La grande Duchesse.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LIDA et Femmes de sa Suite.

LIDA, arrivant précipitamment.

Qu'ai-je appris, seigneur ? on ose accuser Miesko d'un crime !

SÉMOMISLAS, montrant Rodolphe.

Non, madame, voilà le coupable. Qu'on l'entraîne.

RODOLPHE.

Je sais quel supplice m'attend ; (*Regardant Miesko et la Duchesse.*) mais je préfère la mort au tourment de voir mon rival heureux.

OSBERTO, à part.

On dirait que l'animal furieux qui lui fit un *[morceau]* cette blessure, lui avait par là souflé sa rage ! (*On emmène Rodolphe.*)

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, excepté RODOLPHE.

LINSKY, à Miesko.

Mon cher maître, si je ne vous ai pas prévenu...

MIESKO, lui serrant la main.

Linsky, tu as bien fait.

SÉMOMISLAS.

Brave Linski, je reconnaitrai ce service.

EDMOND, à Sémomislas.

Seigneur, me sera-t-il permis de suivre, envers ceux que j'aime, les mouvemens de mon cœur ?

SÉMONIAS.

Ordonne, mon fils ; tu peux, dès ce moment, disposer à ton gré du souverain pouvoir.

EDMOND.

Eh bien, mon père, Miesko l'exercera pour moi.

MIESKO.

Que dites-vous, seigneur ?

EDMOND.

Oui, cher Prince. Si ma naissance me donne ce pouvoir suprême, la nature, vous le voyez, m'a refusé les moyens de le rendre utile au bonheur de l'état ; je ne veux donc en user aujourd'hui que pour vous ordonner de l'accepter. Il vous faut, avec votre main, pouvoir offrir un trône à l'aimable Duchesse : que dès demain les fêtes et les chants d'hyménée recommencent ; j'espère, que cette fois, mon bon ami Oberto voudra bien ne pas les interrompre.

OBERTO.

Je m'en garderai bien, seigneur.

SÉMONIAS.

Edmond, c'est mon plus cher désir que tu previeus en ce moment. (*à Oberto et à sa fille.*) Quant à vous, mes amis, je ne doute point que mon fils ne désire de s'acquitter dignement de tout ce qu'il vous doit ; de quelque prix qu'il veuille payer vos généreux soins, et surtout le tendre dévouement de l'aimable Elvina, je ne prétends point y mettre obstacle : je ne lui aurais abandonné qu'un vain pouvoir, si je m'étais réservé celui de borner sa reconnaissance.

EDMOND.

Eh bien, Elvina sera mon épouse et mon cher Oberto toujours mon père.

FIN.